N° 216 1er Septembre 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le « Fils du Charpentier »

Nous devons à une réflexion étonnée des gens de Nazareth le peu que la tradition évangélique nous apprend sur les humbles labeurs de Jésus pendant sa vie cachée.

L'ayant entendu prêcher en synagogue, dans la petite cité galiléenne où s'était écoulée sans éclat toute sa jeunesse, ses auditeurs d'un jour, stupéfaits de l'autorité avec laquelle il les enseignait, se dirent les uns aux autres : *D'où lui vient cette sagesse et ces miracles? N'est-ce pas le fils du charpentier?* (1)

Suivant saint Marc, dont le texte parallèle à celui de saint Matthieu rapporte le même épisode à peu près mot pour mot, l'expression « le fils du charpentier » est abrégée en « le charpentier » (2). C'est le seul texte du Nouveau Testament où Jésus soit expressément représenté comme un artisan. Encore la leçon « le charpentier » de de saint Marc n'est-elle pas entièrement sûre; plusieurs

(1) Matth., XIII, 55.
(2) Marc, VI, 3.

manuscrits, appuyés par Origène, portent « le fils du charpentier » comme dans saint Matthieu (1). Et, à supposer, ce qui est le plus probable, que saint Marc appelle bien Jésus « le charpentier » (2), il se pourrait qu'il ait légèrement modifié une expression plus exactement rapportée par saint Matthieu pour éviter une confusion que l'absence des récits de la naissance virginale risquait d'éveiller dans l'esprit de certains. Quoi qu'il en soit de ces chicanes de la critique, l'idée, de part et d'autre, est la même. Il était naturel que celui qui passait pour le *fils du charpentier* exerçât le métier de celui qui lui tenait lieu de père; ni saint Marc, ni la tradition manuscrite la plus généralement admise n'auraient donné Jésus pour un artisan si cette désignation n'avait répondu à la croyance commune des fidèles, fondée sur la prédication des apôtres.

Sur ce métier de Joseph et de Jésus, on a presque tout dit.

Le terme grec *technôn*, par lequel il est représenté, s'applique surtout au travail du bois, sans exclure cependant les autres petits travaux qu'un artisan de village

(1) Au lieu de « l'ouvrier, le fils de Marie », ο τεκτων ο υιος, plusieurs manuscrits grecs, parmi lesquels le *Codex Chester Beatty* (P^{45}), le plus ancien codex évangélique connu jusqu'à nos jours, portent « le fils de l'ouvrier », ο του τεκτονος υιος και. Cette leçon, soutenue également par quelques manuscrits des anciennes versions latine et égyptienne, par la version éthiopienne et par Origène (*Contra Cels.*, VI, 36), qui conteste que Jésus ait été désigné par les évangiles comme un ouvrier, s'explique le plus probablement par le désir de se conformer au texte de saint Matthieu, ou parce que l'on dépendait d'un manuscrit de saint Marc déjà corrigé pour ce motif.

(2) Le P. Lagrange (*Évangile selon saint Marc*, Paris, 1929, p. 148), note finement : « Marc n'aurait pu écrire fils du charpentier et de Marie sans ajouter *de Joseph* le charpentier, ce qui n'est dans aucun texte. De plus, un pareil texte impliquerait que Joseph vivait encore, ce que les autres textes rendent peu vraisemblable. »

est appelé à fournir en connexion avec son métier principal (1). « A peine moins précis que le latin *faber*, écrit en parfaite connaissance de cause le R. P. Buzy, il désigne un ouvrier en bois, charron, menuisier, charpentier. Probablement un peu tout cela, et peut-être quelque chose encore, suivant la spécialité des gens de cette condition, qui est précisément, en Orient, de se prêter à toutes les demandes, de s'essayer à tous les travaux et d'y réussir convenablement (2). »

Le philosophe martyr saint Justin, originaire de Naplouse, en Samarie, au IIe siècle, précise que Joseph fabriquait des jougs et des charrues (3). Simple déduction, que l'on retrouve ailleurs, et qui semble donnée par des hommes du pays en guise d'explication. Le joug est une barre qui se fixe sur l'encolure de l'âne et du bœuf au moyen de courtes traverses; la charrue, destinée à remuer la couche superficielle du sol, est si légère qu'un homme la porte aisément sur l'épaule. Ajoutons à ces simples choses des coffres grossiers servant d'armoires, des fourches à vanner le blé, des traîneaux garnis de pointes pour dépiquer les épis, des poutres sommairement équarries dont étaient faites les toitures, des portes, des volets : tout cela suivant des formes et des procédés immuables, répondant aux besoins essentiels d'une population étrangère à toute notion de confort et à toute recherche artistique (4).

(1) Cf. H. Höpfl, *Nonne hic est fabri filius ?* dans *Biblica*, IV, 1923, pp. 41-55.

(2) D. Buzy, *Saint Joseph* (*Les Cahiers de la Vierge*), Éd. du Cerf, Paris, p. 24.

(3) *Dial.*, 88; *P. G.*, VI, col. 688.

(4) Sur le travail de Jésus à Nazareth, on relira les évocations très vraisemblables de P. Claudel, *Lettre sur saint Joseph*, dans *Positions et propositions*, II, Paris, 1934, pp. 147-149.

Il n'est pas besoin d'alléguer des papyri égyptiens pour prouver en outre qu'un charpentier de village pouvait avoir en sa possession ou en location un lopin de terre cultivable. La conjecture est toute naturelle; elle expliquerait de façon touchante l'enseignement en paraboles, dont le réalisme, qui tranche sur l'imagerie conventionnelle des rabbins du temps, donne en tout cas l'impression de choses connues par expérience familière. Si Jésus a manié, des années durant, la scie, la hache, le marteau, on pourra penser avec raison qu'il a également, à l'occasion, semé, moissonné et vanné, comme la plupart des garçons et des hommes de chez lui (1).

L'humble situation que cette activité manuelle dénote n'est pas toutefois comparable à celle de notre prolétariat moderne.

Le travail manuel étant tenu en grand honneur parmi les Juifs de tout rang, ce n'était point le fait d'une classe déterminée. On cite volontiers l'exemple de saint Paul, dont la dévorante activité se partageait entre la prédication de l'Évangile et la fabrication de tentes, et ces versets de la *seconde Épître aux Thessaloniciens* : *Dans le labeur et la peine, nous avons travaillé nuit et jour pour n'être à charge à personne d'entre vous... Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger non plus* (2).

En ceci l'apôtre de Jésus ne faisait que se conformer à la tradition de ses pères dans le judaïsme, et sans doute aux leçons de son maître Gamaliel. L'enseignement des rabbins est en effet unanime sur le sujet. Un des cinq

(1) Cf. F. M. William, *La vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël*, Paris, 1934, p. 68.
(2) II Thess., III, 8-10.

devoirs principaux qui s'imposaient à tout père de famille était d'apprendre à son fils un métier manuel. *Celui qui ne lui apprend pas un métier manuel*, disait R. Jehuda, *il devra lui permettre d'exercer le métier de brigand.* Et R. Gamaliel : *A quoi comparerons-nous un homme qui connaît un métier ? Nous le comparerons à une vigne entourée d'un mur, et à un jardin entouré d'une haie.* Non seulement le travail honorait celui qui s'y appliquait; il était aussi considéré comme le moyen normal d'éviter les vices du désœuvrement. *A supposer qu'une femme ait apporté cent servantes à son mari*, disait R. Eliézer, celui-ci pourrait encore l'obliger à filer la laine; car l'oisiveté engendre l'inconduite (1).

Le métier qu'exerçait Jésus, d'ailleurs, n'était pas de ceux qui, en accablant le corps sous une tâche trop lourde ou trop monotone, empêche le libre usage de l'esprit. La première fois que le Sauveur se rend à Jérusalem, à l'âge de douze ans, nous le voyons s'attarder auprès des docteurs, profitant d'une circonstance heureuse pour les entendre, les aborder, leur poser des questions (2). Les réponses qu'à son tour il leur faisait, et qui les mettaient dans l'admiration, prouvent une connaissance de l'Écriture que — la science infuse mise à part — il n'aurait pas *acquise* normalement s'il n'avait fréquenté l'école de Nazareth. Pendant sa vie publique, il se montrera si bien instruit des saintes Lettres qu'on le saluera naturellement des titres de Maître et de « Rabbi », comme s'il avait été lui-même une sorte de docteur de la Loi. Tout cela suppose des loisirs suffisants pour lire,

(1) Textes cités par H. L. Strack u. P. Billerbeck dans *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, t. II, Munich, 1924, pp. 10 ss.

(2) Luc, II, 46.

étudier et penser. Le travail manuel auquel Jésus s'était donné restait donc humain. Il soumettait le corps à sa discipline quotidienne sans déprimer l'âme par une tension excessive, qui eût paralysé le développement harmonieux de la pensée.

En somme, le type de travailleur que nous admirons dans l'artisan de Nazareth est celui qui répond le mieux à cet idéal de vie, noblement pondéré, dont s'approchaient les ouvriers du moyen âge, et vers lequel les encycliques pontificales récentes ont tâché d'orienter les travailleurs manuels d'aujourd'hui : un travail intelligent, suffisamment rémunérateur pour satisfaire aux nécessités de la vie, assez de loisirs pour acquérir une instruction convenable, et le minimum de bien-être domestique, faute duquel la pratique des vertus serait rendue presque impossible.

Puisque les docteurs du judaïsme eux-mêmes avaient à cœur d'exercer un métier qui assurait leur indépendance, on ne peut pas dire, suivant une opinion trop généralisée, que le fait d'avoir été charpentier plaçait Jésus dans une condition avilissante ni qu'elle l'exposait au dédain des chefs de la Nation. Cette opinion est fondée sur une confusion entre l'état social des Juifs de Palestine au I^er^ siècle de notre ère et le monde moderne, où la prédominance des professions libérales et la spécialisation technique ont accrédité l'idée qu'un homme du peuple ne saurait s'élever qu'exceptionnellement à un niveau supérieur. Toute autre était la ligne de démarcation qui divisait les Israélites en deux groupes principaux. Elle n'était constituée ni par la fortune, ni par la naissance, ni par la culture profane, mais par la culture religieuse et une certaine forme de piété fondée sur l'é-

tude minutieuse de la Loi et des traditions rabbiniques (1).

Moyennant ces conditions, n'importe quel Juif pieux pouvait prétendre à la maîtrise, et jouir des privilèges et de la considération réservés aux docteurs. Mais pour cela il fallait commencer par fréquenter les grandes écoles du rabbinisme (2). Autant que d'autres, le charpentier de Nazareth y aurait eu accès, quitte sans doute à suspendre ou tout au moins à reléguer pour un temps au second plan l'exercice de son métier. Ensuite, tout comme R. Aqiba, par exemple, qui lui aussi provenait d'un milieu très simple, il aurait pu ouvrir une de ces écoles qui classaient leurs chefs parmi les rabbis célèbres. Par le fait même, il se serait rangé dans l'aristocratie de son peuple.

Jésus ne l'a pas voulu.

Non seulement il n'a jamais fréquenté les écoles de Jérusalem, ce dont il lui sera fait assez durement reproche, mais il semble qu'il ait tenu à marquer de toute façon son appartenance au monde d'artisans, de paysans, de pêcheurs, que les pharisiens regardaient de haut, les enveloppant tous dans la catégorie méprisée des *am-haarez*.

Abstraction faite des nuances, ce terme, qui signifie *ad litteram*, « le peuple de la terre », servait à désigner tous ceux qui ne faisaient pas partie de la classe des *haberim* ou des zélés, qu'une connaissance plus approfondie et une pratique plus ponctuelle des mille prescriptions de la Loi et de la tradition des anciens plaçaient

(1) Cf. G. Foot Moore. *The am-ha-arez and the haberim*, dans F. Jackson and K. Lake, *The beginnings of christianity*, I, London, pp. 441 ss., et *Judaism*, II, Cambridge, 1932, pp. 157 ss.

(2) Cf. G. Foot Moore, *op. cit.*, I, pp. 319 ss .

à l'écart du commun (1). Cette distinction, déjà perceptible à l'époque des guerres macchabéennes, s'était encore accentuée pendant l'occupation romaine de la Palestine, en raison du danger que faisait courir au pur esprit judaïque la dangereuse propagation des idées et des mœurs de l'hellénisme.

Pour un Juif zélé, la Loi était tout, et l'étude de la Loi primait les autres bonnes œuvres. *Chacun de ceux qui se livrent à l'étude de la Torah pour elle-même*, disait R. Méir, *est digne de tout bien. Plus encore : le monde entier dans sa plénitude ne vaut pas plus que lui* (2). En revanche, l'homme qui ignorait la Loi ne pouvait être considéré comme pieux (3). Or, en fait de science légale, les docteurs étaient fort exigeants. Et, bien que leur sévérité se tempérât suivant les cas (4), il n'en est pas un qui eût estimé l'instruction normale d'un jeune artisan de village, assidu aux leçons de la synagogue, vraiment suffisante.

Par le fait même, le petit peuple palestinien tombait sous une réprobation générale. D'autant que, dans les milieux populaires, les contacts avec les pécheurs étaient difficiles à éviter, et que, de ce fait, les meilleurs étaient toujours exposés à se contaminer au contact des moins bons (5). De là à traiter les gens du commun avec un dédain qui passait dans les actes de la vie sociale, il n'y

(1) Sur la question des *am-ha-arez*, cf. G. Foot Moore, *opera citata;* H. L. Strack u. Billerbeck, *op. cit.*, t. II, pp. 494-497; C. G. Montefiore, *Rabbinic literature and Gospel teachings*, London, 1930, pp. 3 ss.

(2) *Pirké Aboth*, VI, 1. Texte cité par L. de Grandmaison, *Jésus-Christ* (sa personne, son message, ses preuves), I, Paris, 1928, p. 260.

(3) *Pirké Aboth*, II, 5 : « Aucun *am-ha-arez* n'est pieux. » Sentence attribuée à Hillel. Cf. G. Foot Moore, *Judaism*, II, p. 157, n. 6.

(4) Cf. C. G. Montefiore, *loc. cit.*

(5) Cf. G. Foot Moore, *op. cit.*, II, pp. 72 ss., 159.

avait qu'un pas. Suivant l'opinion des docteurs, un *hasid*, un vrai pharisien, ne doit ni lui vendre ni lui acheter aucun fruit, frais ou sec, ni étudier la Loi ou faire ses purifications en sa présence; encore moins voyager en sa compagnie, ou pénétrer dans sa maison, à moins de laisser au dehors ses vêtements extérieurs. Il ne peut être admis en qualité de témoin, ni être chargé d'une fonction publique. En résumé, c'est un homme dont il convient de se défier, et avec lequel il faut avoir le moins de rapports possibles (1).

Jésus a donc été considéré par les pharisiens comme un *am-ha-arez*. C'est de quoi témoignent leurs réflexions scandalisées en constatant que ni lui ni ses disciples ne s'astreignaient aux pratiques des dévots du judaïsme (2).

Cette opinion, Jésus n'a rien fait pour la combattre.

Au contraire, on dirait que, voulant réagir contre une attitude qu'il jugeait prétentieuse et injuste, il ait évité systématiquement les signes auxquels se reconnaissaient les Juifs de premier rang, et cherché par tous les moyens (choix des apôtres recrutés parmi les pêcheurs du lac de Tibériade et, ce qui était plus compromettant, parmi les publicains (3); liberté du Maître à l'égard des purifications surérogatoires (4); omission des jeûnes auxquels les Juifs zélés s'obligeaient deux fois par semaine) (5) à se confondre avec les masses.

En retour de cette attitude, et à la différence des pharisiens, que le peuple craignait et vénérait *de loin*, Jésus apparaissait à la foule des petites gens, des péagers, des

(1) *Ibid.*
(2) Cf. en particulier Matth., XII, 24, et Marc, VII, 2.
(3) Matth., IX, 9-12; Marc, II, 13-17; Luc, V, 27-32.
(4) Marc, VII, 2.
(5) Matth., IX, 14-17; Marc, II, 18-22; Luc, V, 33-39.

pêcheurs et autres Juifs de seconde zone, comme un des leurs. On s'explique ainsi les familiarités qu'ils se permettaient à son égard et qui eussent sans doute choqué les docteurs de Jérusalem : ce sans-gêne des publicains qui l'invitent à dîner sans crainte de se buter à un refus (1), cette façon d'assiéger sa porte et d'envahir sa chambre (2), cette simplicité avec laquelle les malades lui étalent leurs misères...

Vivant de plain-pied avec le peuple, comprenant ses soucis, sachant comme lui ce que signifie un vêtement rapiécé et ce que représente la perte d'un denier ou celle d'un mouton, il parlait sa langue et cherchait ses termes de comparaison dans le cadre des occupations journalières. Aussi, quand il prenait la parole, surprenait-il par son ton populaire autant que par la puissance avec laquelle il s'affirmait.

De là le caractère d'entière simplicité qui marque la prédication évangélique, et qui vient de ce que Jésus, alors même qu'il parlait de son Père des cieux, conservait la vue directe des choses, le contact avec la terre et le bel équilibre de son âme paysanne. C'est pourquoi tous les hommes de bonne volonté pouvaient le comprendre. Les simples n'avaient pas à faire des efforts d'abstraction. Quant aux hommes du livre, à ceux que nous appellerions aujourd'hui les « intellectuels », il leur suffisait de redevenir pareils aux autres pour s'élever en l'écoutant dans la plus haute région de l'esprit.

Ce qui est vrai de la doctrine prêchée l'est aussi des exemples du Maître. Pour être assimilable à tous, il fallait qu'ils présentassent un type de perfection imitable par tous. Tout le monde ne peut pas faire figure de savant

(1) Matth., IX, 10-13; Marc, II, 15-17; Luc, V, 29-32.
(2) Marc, II, 1-2.

ni de chef du peuple, mais tout le monde, même les savants et les chefs du peuple, peuvent ressembler à celui qui, étant la Science et la Puissance même, a refusé de se placer en marge de l'humanité.

A supposer que Jésus ait appartenu à la petite aristocratie hiérosolymitaine des scribes et des pharisiens, comme les chefs du judaïsme, il aurait prononcé quelques belles sentences et se serait imposé à ses disciples par la flamme intérieure qui brûlait en lui. Mais les masses populaires, habituées à se voir traiter en peuple de pécheurs, seraient sans doute demeurées étrangères à ces leçons; et peut-être se seraient-elles enfoncées davantage encore dans le sentiment d'infériorité qui arrêtait leur essor.

Il nous paraît naturel d'entendre proclamer que la perfection s'offre également à toutes les âmes de bonne volonté. Au temps de Jésus, il n'en allait pas de même. Pour corriger l'opinion, il fallait donc commencer par briser les barrières derrière lesquelles se retranchaient les « parfaits ». La grande originalité et le premier scandale de Jésus furent de rompre avec ce particularisme qui ne conduisait à rien, et de se poser en face du peuple et à l'intérieur du peuple, afin que, le voyant aller et venir, la foule des humbles comprît que chacun était invité à le prendre pour modèle.

Dès les débuts de la vie publique du Sauveur, l'idéal évangélique se donnait ainsi comme un message de salut universel. *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes affligés*, disait le Maître, *et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Pour la première fois quelqu'un se tournait enfin vers « le peuple de la terre » et lui rendait, avec l'espérance, la conscience de sa dignité.

(1) Matth., xi, 28-29.

Ce motif d'universalité suffirait à justifier la ligne de conduite que s'était tracée l'artisan de Nazareth, et sa prédilection pour les humbles. Il en est un autre, non moins décisif, qui le poussait à faire passer son Évangile dans sa propre vie.

Point n'est besoin de beaucoup de lectures ni de réflexions pour constater que la justice évangélique est faite de vérité, de simplicité, de bonté, et donc aussi de pauvreté et de fraternité. Quand Jésus commence le *Sermon sur la montagne*, il dit : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux*, et bientôt après : *Bienheureux ceux qui sont doux... bienheureux ceux qui pleurent* (1)... Et ailleurs : *Que sert-il à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* (2)... *Veillez à ne pas faire votre justice devant les hommes pour être vus d'eux* (3)... *Celui qui s'élève sera abaissé... Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* (4)...

Ces dispositions sont à l'inverse de la conception bourgeoise de la vie, représentée par le riche fermier qui, ayant amassé de belles récoltes dans ses greniers, se disait à lui-même : *Mon âme, tu as beaucoup de biens mis de côté pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, prends du bon temps* (5). Elles ne sont pas moins contraires à l'orgueil du pharisien, enfermé dans sa caste, qui remerciait le ciel de ne l'avoir pas rendu semblable aux autres hommes (6). Elles conviennent par

(1) Matth., v, 3 ss.
(2) Matth., xvi, 26.
(3) Matth., vi, 1.
(4) Matth., xxiii, 12; Luc, xiv, 11; xviii, 14.
(5) Luc, xii, 16-21.
(6) Luc, xviii, 10-14.

contre à l'état de ceux qui, n'attendant rien du monde, mais tout de Dieu, ne cherchent ni à s'installer confortablement dans le temps présent ni à occuper des situations en vue.

Que Jésus, étant libre de devenir l'égal des docteurs ou le compagnon des pauvres et l'ami des pécheurs, ait choisi le sort de ces derniers, est donc selon la marche de l'Évangile. Nécessaire pour traduire sa doctrine en actes et accomplir sa mission, cette élection était le seul moyen de résoudre le problème pathétique de l'inégalité des conditions humaines : Pourquoi nous et pas les autres ? En se faisant humble parmi les humbles, Jésus a répondu à cette question, qui exigeait tout de même autre chose que des *paroles de vent, non par une explication*, comme dit Claudel, *mais par une présence*, en remplaçant par cette présence du Fils de Dieu sur le plan commun de l'humanité le besoin même de l'explication (1).

On voit par ces quelques considérations à fleur de sujet que les préférences du Sauveur pour un état de vie conforme à celui du grand nombre se rattachent à un faisceau d'intentions providentielles.

Certes, Jésus artisan sera toujours le divin modèle des travailleurs voués par état à des tâches ingrates; il leur donne l'exemple de l'humilité, de la soumission, de la patience, tout en redressant la norme de l'activité humaine qu'il s'agirait de remettre en honneur dans le monde industriel, où la vie d'un homme ne compte souvent guère plus que le rendement d'une machine.

Ce n'est là toutefois qu'un aspect du mystère, et non

(1) P. Claudel, *Les invités à l'attention*, dans *Positions et propositions*, et *Toi qui es-tu ?* Paris, 1936, p. 112.

le principal. Avant tout, semble-t-il, Jésus s'est rendu semblable aux humbles et aux petits, parce qu'il voulait leur appartenir, être compris et reçu par eux, et les représenter en sa personne — *tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, à l'un des plus petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (1). Son exemple est une invitation à prendre notre mesure dans le sentiment de notre égalité devant le Père céleste, et de cette loi qui nous oblige, en dépit des divisions de castes et de classes, à demeurer vis-à-vis de tous sur le même plan fraternel.

Si cet appel était entendu, il y aurait certes dans le monde des indigents moins de convoitise et de révolte; mais il y aurait surtout, dans les rangs des « heureux » de la terre, moins de dureté, d'incompréhension, d'injustice. Les barrières qui séparent les fils du même Père en groupes antagonistes crouleraient d'elles-mêmes comme les murailles de Jéricho. Et nous retrouverions, dans la conscience de notre communion fraternelle, l'art difficile entre tous de donner et de recevoir, d'enseigner et d'apprendre, de prononcer les paroles qui vont au cœur et de percevoir — *misereor super turbas* — les appels de la détresse humaine.

Fribourg (Suisse).

F.-M. Braun, O. P.

(1) Matth., xxv, 40

Travail et sainteté

Je me souviens de ce tableau de Lacasse, rencontré il y a plusieurs années et resté toujours aussi vivant dans mon souvenir : un carrier pousse un wagonnet de ses bras, de tout son corps arc-bouté dans un élan qui prend plus que son corps, et, derrière lui, immense, divinement différent et divinement semblable, un Christ appliqué au même effort, voué au même travail par un amour qui le ploie en avant dans le même geste. Non pas simplement le compagnon qui allège le compagnon, qui prend une partie de la tâche et qui reste à côté épaule contre épaule, mais, plus généreusement, plus surnaturellement, et donc plus concrètement, Celui qui donne de l'intérieur sa spiritualité au travail par une grâce plus vivante et plus fraternelle que la vie et la fraternité de ce chantier... Le Christ Ouvrier dressé devant nous n'était pas ici quelque image de légende, quelque symbole émouvant, mais le Maître souverain des travaux humains, Celui dans lequel les labeurs des hommes prennent signification, consistance, solidité. L'art de Lacasse avait su montrer au cœur de la peine utile la présence spirituelle qui consacre la dignité de l'acte de produire, qui fortifie la volonté du travailleur et qui, par l'amour du travail et la joie de servir, la prépare à une meilleure joie et à un plus grand amour.

Il me plaît de placer ces quelques pages sous l'inspiration et comme sous la grâce naturelle de ce beau ta-

bleau. Il montre résolu d'avance le problème que nous allons essayer de poser : il n'y a pas de travail aimé et créateur sans mystique du travail; comment accorder cette mystique neuve avec la spiritualité chrétienne?

Les hommes prennent de plus en plus conscience de l'importance privilégiée du travail dans l'ordre de la société et dans l'ordre de l'esprit : la justice d'une cité, c'est l'équilibre des travaux harmonieusement ajustés, servis par toutes les formes du capital, et non plus serviteurs de l'argent. La justice intérieure, c'est l'équilibre dans l'âme d'un travail créateur d'utilité et d'un recueillement créateur de spiritualité. L'homme n'est pas seulement un travailleur, mais s'il ne travaille pas il ne sait pas ce que c'est que d'être un homme. D'autre part, si rigoureusement gratuite et inespérée qu'elle soit, la sainteté reste un exact accomplissement de la nature humaine. Le travail, dans les perspectives chrétiennes, doit donc être une préparation à la sainteté précisément parce qu'il est humain; affirmer cette thèse, ce n'est pas faire dépendre la grâce de l'effort humain, c'est dire, très théologiquement, que la vie de travail généreusement vécue est la condition absolument nécessaire en même temps qu'absolument insuffisante de la vie selon la sainteté, qui à son tour peut donner au travail une gloire inespérée.

Il y a, dans ce domaine, un champ de recherches à peu près neuf pour la pensée chrétienne : malheureusement, des préjugés, auxquels la paresse des hommes à les répéter a donné un faux air vénérable, barrent une route qui pourrait être une route royale. Il convient, d'abord, de nous en débarrasser.

*
* *

Le plus grave de tous est le préjugé que je demanderais la permission d'appeler le préjugé « ascéticiste » (Bremond avait lancé ce peu harmonieux vocable, jugeant que son air barbare était particulièrement accordé à la réalité qu'il veut signifier), préjugé selon lequel le travail arbitrairement identifié à la peine de l'effort ne serait qu'ascèse pure, que souffrance mortifiante : peut-être positif et créateur devant les hommes, il serait devant Dieu négatif, uniquement destructeur d'égoïsme et de concupiscence. Idée doublement fausse, et parce qu'elle méconnaît la vraie nature du travail et parce qu'elle fait l'ascèse antérieure et extérieure à la sainteté. Cependant, il est facile d'expliquer la naissance et la force de ce préjugé.

Sainteté gratuite, cela a signifié pour plusieurs une sainteté détachée de la condition humaine, réduite à une sorte d'indifférence sacrée, d'apathie sublime. Le travail, c'est-à-dire l'intérêt porté à une œuvre terrestre, serait une activité dont il convient de se retirer en esprit et en vérité pour gagner la haute mer de la sainteté. Des contresens d'exégèse et de théologie ont joué dans le même sens et ont fait accepter trop aisément à beaucoup l'idée d'une double malédiction biblique et évangélique pesant sur le travail humain.

Malédiction de l'Ancien Testament d'abord : l'homme travaille parce qu'il est déchu, n'est-ce pas une donnée de la révélation ? Tout travail est donc un travail forcé, dans le sens pénal du mot, une condamnation prononcée contre l'humanité au commencement des temps et qui est exécutée sans relâche ni trêve sur cette terre où jamais ne s'interrompt l'effort humain, où le repos n'immobilise que des moitiés d'humanité, où le soleil ne

donne son congé au docker de Marseille que pour appeler sur le port le docker de Sydney. La chaîne ininterrompue des travaux fait donc, pour l'humanité, comme un esclavage de fer impossible à rompre. Une analyse simpliste accorde, en effet, aisément le travail à la faute qu'il ne cesse pas de faire expier à l'humanité. Parce que l'homme a voulu dominer et régner par la science du bien et du mal, le voici asservi à cette matière, à cette terre qu'il a trop aimées; lui qui a voulu s'affranchir de toute loi et même de Dieu, le voici dépendant de ses besoins et asservi à la nature qui lui est pourtant inférieure. Ainsi, le monde est transformé en une sorte d'enfer mythologique où le coupable est attaché à ce qu'il a préféré, tourmenté par son mauvais amour.

Une apologétique d'inspiration pascalienne, prenant la même question d'un biais psychologique, ferait volontiers du travail humain une sorte de preuve expérimentale du péché originel. Le travail, expliquerait-elle, est beaucoup plus incompréhensible sans le péché originel que le péché originel ne l'est en lui-même ; le travail, marque de notre condition actuelle, est trop évidemment contraire à la vraie nature de l'homme; esprit libre et qui se sait appelé à des loisirs enrichissants, le voici courbé sur la terre ingrate, qu'il domine pourtant de l'infinité de sa pensée. L'idée si pascalienne de l'homme comme souverain esclave, comme sujet de son propre royaume, apparaît, éclatante, dans l'expérience du travail; esprit, il est condamné à devenir, pour subsister, le serf de la matière. Le travail est l'activité la plus commune de l'homme, elle devrait donc être pleinement naturelle, s'accomplir dans la spontanéité et dans la joie. Comment expliquer alors qu'elle répugne tant à son cœur? Comment expliquer, en outre, que la préoccupation du gain, qui naît ordinairement de la vie

laborieuse, mêle de concupiscence une activité si naturelle, blesse de quelque soupçon d'immoralité l'acte honnête par excellence? Double mystère que seul le mystère du péché originel permet de pénétrer : la condition humaine implique une contradiction et, au sens propre du mot, une monstruosité. En étant lui-même, l'homme ne peut pas ne pas se faire mal, physiquement et moralement, comme si, en usant de ses puissances naturelles, il réveillait une antique blessure, un vice secret de sa propre machine. Psychologie et révélation biblique paraissent donc merveilleusement accordées : le travail nous permet de prendre conscience d'un mal profond qui, pourtant, se confond mystérieusement avec notre meilleure vigueur.

Le Nouveau Testament fera écho à l'Ancien Testament. De Marthe et de Marie, du service et de la contemplation, c'est Marie et la contemplation qui ont pris la meilleure part. Marthe, en s'affairant et en s'inquiétant laborieusement, oublie l'unique nécessaire; travailler c'est, en effet, s'attacher à mille soucis qui ne sont pas Dieu; à des utilités relatives et partielles qui masquent l'utilité essentielle et absolue du salut; à une activité transitive qui fait s'écouler l'âme au bout des doigts au lieu de la concentrer dans la méditation et l'extase. Une vie donnée au seul travail serait donc l'engourdissement des puissances contemplatives, l'ensommeillement de la spiritualité.

Ici encore, c'est en termes de philosophie pascalienne que se traduirait le mieux la nature malicieuse et équivoque du travail : le travail est divertissement parce qu'il détourne l'homme de lui-même ; les étapes sont faciles à marquer de cette dialectique du divertissement, chute de l'âme qui se fuit elle-même : d'abord, elle s'intéresse à ce qu'elle fait plutôt qu'à ce qu'elle est; l'œu-

vre est un masque dont elle se dupe elle-même ; puis vient la passion de l'activité pour l'activité, l'action préférée à l'œuvre, le geste préféré à l'action. Le divertissement devient sa propre fin à lui-même. Absurdité de ce progrès à l'indéfini, mirage dont le travail enveloppe, embrouille, dissout la vie humaine : je travaille aujourd'hui pour demain, un demain qui ne sera jamais un aujourd'hui, et plus le travail s'appuie à la fausse sécurité d'un capital, plus il voit loin et vaste, plus il échappe à la loi évangélique du « à chaque jour suffit sa peine ». L'homme est ainsi entraîné à faire sa fin du pur exercice, à perdre son âme dans le rythme du devenir.

D'autres ne vont pas jusqu'à cette ardeur sans règle et ils s'identifient aux gestes communs de leur profession, font de la pratique de leur métier un moyen de n'être pas des hommes, se confondent avec une technique routinière. Partialisation et mutilation d'un esprit fait pour le tout et pour l'universel; mécanisation et matérialisation d'une âme faite pour les évasions surnaturelles.

Le salut humain du travail semble donc, de toutes façons, impossible. Tout effort pour libérer le travail, comme disent les réformateurs sociaux, n'est qu'une révolte contre une loi divinement implacable, contre la condition humaine même, l'orgueil de l'ange noir qui veut se diviniser. S'arroger le pouvoir d'ôter au travail cette peine ou de lui enlever cette âpreté à gagner qui se confondent avec sa nature, vouloir transformer l'une en art joyeusement spontané et l'autre en service généreusement désintéressé, c'est un attentat contre l'essence du travail, une impiété envers la Providence qui a voulu, dans le travail, l'homme soumis à la matière et l'homme soumis à l'homme, une négation de la justice de Dieu qui a condamné l'homme, dans le travail, à être blessé

par la matière et à être blessé par l'homme en punition de la faute originelle. Aussi, chaque espoir insensé de triomphe se tourne-t-il en défaite. Tragédie du machinisme : la matière que l'on croyait maîtrisée prend une revanche impitoyable. Tragédie du communisme victorieux : l'oppression que l'on croyait vaincue reparaît, plus hypocrite et plus écrasante. Humanité enlisée que ses efforts pour se délivrer seule promettent plus sûrement à la catastrophe.

Les intuitions de la sagesse antique qui voyaient, dans le travail, une activité indigne de l'homme n'étaient donc pas sans vérité; mais elles aboutissaient à une impasse, concluant contradictoirement que l'humain n'est pas l'humain. Seul le christianisme peut nous faire comprendre pourquoi l'homme est invisiblement condamné à un destin visiblement inhumain : la philosophie comparera l'expérience de l'homme travaillant dans la peine et dans l'amour du gain à l'idée qu'elle doit se faire de la nature humaine vouée par un désir chaque jour contredit à la contemplation désintéressée, et elle se trouve condamnée à ce dilemme : reconnaître son impuissance à comprendre ce monstre d'incohérence qu'est l'homme ou avouer qu'il est incompréhensible en dehors de l'obscure clarté des dogmes chrétiens.

Même lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à ces excès pessimistes et jansénistes, beaucoup de chrétiens ont une tendance à situer travail et sainteté dans deux mondes différents. Le travail est une loi naturelle, au niveau de la commune honnêteté; la sainteté est rare, et même lorsqu'elle accepte docilement les techniques routinières de la morne existence, elle reste une aventure intérieure, un vagabondage secret. D'autre part, la sainteté est absolument gratuite : quoi, au contraire, de moins gratuit que le travail, de plus préoccupé d'échanges selon le

droit et selon la raison? Il vaut par ce qu'il coûte, par ce qu'il fait, non par lui-même : la sainteté, au contraire, ne peut être monnaie d'échange, et elle est au-dessus de tout droit et de toute justice.

Le travail fait les hommes semblables les uns aux autres : égalisation des physionomies, des attitudes et des âmes dans et par le même travail; au contraire, la sainteté permet de réaliser la part la plus secrète, la plus irremplaçable de la personnalité. Ici, une certaine façon littéraire d'envisager les choses de la vie spirituelle va confirmer ces séparations meurtrières et s'accorder avec les fausses intuitions d'un grossier bon sens ; il est un esthétisme qui accorde un même destin aérien et raffiné à la gratuité de l'inspiration et à la gratuité de la sainteté; la vie de travail donne à un homme une sorte de sérieux pesant, d'importance extérieure qui semble parfois saturer l'âme et la rendre imperméable à tout appel d'en-haut ; la sainteté semble, par comparaison, être quelque légèreté mystérieuse, un allègement de cette lourdeur appuyée, de cet ennui à vivre plus communément nommé travail.

*
* *

Les préjugés dont nous venons de tenter un rapide dénombrement participent à un même esprit d'erreur : ils tendent tous à faire la nature ennemie de la grâce; non seulement fidélité au devoir d'état et héroïsme de la sainteté appartiendraient à deux univers sans commune mesure, mais encore le travail est considéré comme une activité *disgraciée*, parce que éminemment naturelle. Or, même blessés par le péché, l'homme reste grand et la nature reste bonne. L'intelligence peut, certes, se durcir en orgueil, la volonté peut s'aveugler en passion, ces dégradations n'empêchent pas l'intelligence et la vo-

lonté d'être bonnes en elles-mêmes. Donc le travail, même si telle hérésie travailliste le tourne en une mystique hostile à la contemplation parce qu'il est une activité intelligente et volontaire, reste foncièrement bon. Il n'est pas seulement une expiation et une résignation; il construit des civilisations et crée des personnalités. Il n'est pas la conséquence du péché originel, puisque dans la première création, avant la chute, l'humanité travaillait. Dieu, dit la Genèse, avait confié le paradis à Adam pour qu'il le travaillât. Le travail existait donc avant la tentation et avant le mal.

Du péché sont nés ensuite la peine au travail et de multiples problèmes impossibles à résoudre à l'aide du seul effort et du seul génie humains. De même qu'il est impossible à un homme de rester pleinement un homme s'il ne devient un saint, il est impossible au travail de demeurer le travail s'il ne subordonne à la contemplation. Mais il n'y a dans l'activité laborieuse aucun vice de nature ; ses conflits, ses antinomies mêmes sont la rançon de la commune condition humaine, qui ne va à l'unité que par la division et qui ne peut pas atteindre à cette unité par ses seules forces. Il est donc indispensable de chercher à comprendre l'harmonie entre la vocation naturelle de l'homme au labeur et sa vocation surnaturelle à la sainteté. Une semblable réflexion aura pour résultat de mieux montrer la grandeur du travail méconnue par des siècles d' « ascéticisme » et de mieux manifester aussi le caractère universel et humain de la sainteté. On peut prendre la question du point de vue du travail, et nous l'avons tenté ailleurs; nous essaierons ici de nous poser la même question en la retournant : nous partirons de l'idéal chrétien de sainteté, et, nous interrogeant sur les conditions humaines requises quoique insuffisantes pour sa réalisation, nous trouverons la

vie de travail, suivant ainsi une sorte de méthode descendante.

*
* *

La sainteté, et c'est une première condition, ne peut pas être inhumaine, étrangère à l'homme, et elle n'est pas non plus obtenue par simple actualisation d'un désir humain; il n'y a de sainteté que là où il y a eu d'abord expérience des conflits et des contradictions propres à la condition humaine, expérience aussi de l'impuissance de l'homme à les résoudre par ses propres forces. L'homme envisagé du point de vue de sa destinée totale, de son histoire spirituelle, n'est pas seulement un fait, il est aussi un problème, il le sait, et c'est sa grandeur, mais la solution de ce problème est impossible à trouver s'il n'est pas élevé au-dessus de lui-même par plus grand que lui, et, s'il le sait, il connaît sa plus profonde misère, je veux dire son impuissance à se sauver par sa seule volonté. Ces extrémités d'élévation et d'humilité ont leur raison dans l'être de l'homme, créature et par conséquent contingente, inachevée, besogneuse, et cependant habitée par un désir secret, l'ambition infinie d'égaler Dieu en donnant tout à Dieu et en demandant tout à Dieu. Plus un homme prend conscience de ce conflit en lui, plus il sent son humanité se confondre avec cet écartèlement, plus il prépare son âme à la venue de l'esprit de sainteté. D'un mot, plus l'homme éprouvera la tension interne de sa condition, mieux il comprendra que la sainteté est l'unique solution.

Or, le travail, surtout depuis qu'il est amplifié par le machinisme, multiplié et diversifié par mille spécialisations intelligentes, déchiré par des conflits d'autorité et de concurrence, manifeste toujours davantage et la gran-

deur et la misère de l'homme. Par le travail, l'homme connaît mieux sa liberté et sa dépendance; par le travail, il voit entrer dans sa vie des croissances insoupçonnées, des limitations inattendues. Il y a là une prise de conscience caractéristique de l'âge moderne, de l'âge réflexe, suivant le mot si heureux de Jacques Maritain. L'homme moderne pense son travail, discute sa condition de travailleur, se demande la place que le travail doit avoir dans sa vie et dans la cité. Autrefois, l'homme confondait le rythme du travail avec le rythme des saisons ; aussi fatal, aussi indépendant de la volonté humaine. Le « il faut travailler » avait le caractère impérieux, instinctif, subi d'une loi de la nature. Mais après des enfances naïvement soumises, des adolescences naïvement révolutionnaires, l'humanité arrive à l'âge adulte, à l'âge des problèmes. Prise de conscience qui signifie un immense risque et une immense espérance. Par le travail, l'homme peut mieux comprendre la vraie nature de ses rapports avec le monde de la matière ; le travail, activité intellectuelle, n'est pas aveuglément pratique; il est prégnant de toute une philosophie destructrice des vieilles idolâtries, selon lesquelles les forces naturelles étaient divines, supérieures ou hostiles à l'homme; par le travail, l'homme sait qu'il est voué à la possession du monde. Ne crée-t-il pas même les paysages? Par le travail, il se sait maître et souverain. Mais une misère est liée à cette grandeur. Dans le travail, l'homme apprend aussi qu'il dépend de cette nature qu'il s'est soumise; mystère d'abaissement, l'homme est forcé de demander aux choses assez de vie matérielle pour que l'esprit, cette gloire tremblante, ne défaille pas tout à fait. De même, si l'humanité est appelée dans son ensemble à la même royauté sur le monde, l'organisation nécessaire du travail crée entre ses membres des re-

lations de dépendance, sources d'injustices et d'exploitations. Il semble que le travail ait constamment ce double visage de liberté et de nécessité.

Le travail est l'expérience d'une fraternité, car tous les travaux sont parents plus ou moins proches dans cette énorme famille laborieuse qu'est une société. Travail, ciment de la communauté. Le travail veut être aussi un accomplissement de l'homme individuel, et il semble prendre à notre époque les aspects les plus variés comme pour mieux s'adapter à l'infinie diversité des personnalités. Et, cependant, le travail est, de nos jours, une école de disputes d'autorité toujours plus amères, de conflits de concurrence toujours plus âpres, occasions toujours renouvelées d'injustices et d'inimitiés ; la machine semble brimer la personnalité autant qu'elle lui permet de s'affirmer. Grandeur et misère morales augmentent de concert.

Le travail participe donc au caractère ambigu de la condition humaine : il est vain de le vouloir tout créateur et tout libre; il subira toujours des commandements et des dépendances, quand ce ne seraient que celles des choses, et chaque triomphe nouveau découvre des servitudes neuves. Mais il est pareillement vain de vouloir le travail humain toujours éternellement soumis aux mêmes routines, prisonnier des mêmes esclavages sociaux et techniques, car il participe au génie créateur de l'homme dont les inventions sont imprévisibles. Le travail pose donc un problème que seule une philosophie chrétienne permettra de résoudre. Si le travail est vécu d'une façon seulement morale et humaine, il est impossible qu'il ne précipite pas l'homme dans l'un ou l'autre de deux dangers opposés. Tantôt l'homme essaie de se réaliser tout entier dans son travail, il y cherche une exaltation créatrice, c'est la fièvre des grands aventu-

riers capitalistes, ou encore le titanisme qui exalte la collectivité laborieuse et que nous voyons à l'œuvre dans le stakhanovisme soviétique; ici ou là, l'homme cherche dans un travail toujours plus efficace, dans un rendement toujours accru l'expérience d'une puissance d'agir au-dessus de toute loi; c'est oublier l'autre moitié de la vérité et que le travail est aussi dépendance. L'erreur inverse aussi est possible, et elle n'est pas moins meurtrière; à ne voir dans le travail que la résignation à une fatalité de malédiction, de peine, d'obéissance, on tombe dans un pessimisme qui fait de l'homme une victime éternelle des vengeances divines et des oppressions sociales, le condamne à une vie spirituelle purement ascétique, le promet à toutes les mutilations. Le travail ne sera vécu selon sa double vérité que si l'homme se souvient que, dépendant des choses et parce qu'il a péché, blessé par les choses mêmes qu'il doit se soumettre, il est aussi le maître des choses; créature limitée et dépendante, il participe au souffle créateur qui a tiré toutes choses du néant. Son travail est la preuve de cette double loi.

Vivre le travail jusqu'à ces extrémités de dépendance et de liberté, c'est connaître dans l'écartèlement de la volonté la vérité de la condition humaine et s'offrir par cette tension à la grâce qui fait les saints. Cette grâce, gratuitement accordée, ne supprimera pas cette tension féconde, elle l'éclairera, et, de ce déchirement qui n'est qu'une meilleure connaissance de l'homme, elle fera une croix rédemptrice.

Deuxièmement, il n'y a pas de sainteté sans préoccupation universelle ; toute sainteté a sa place marquée dans le Corps mystique du Christ; elle souffre, elle crée et elle aime pour l'unité de tous les hommes : la charité remonte à Dieu en enveloppant tous les hommes comme

un océan qui, pour faire l'unité du monde, transforme les continents en îles. Certes, ce Corps mystique croît invisiblement et, en un sens, il est sans commune mesure avec les sociétés naturelles; mais les fraternités humaines en sont une analogie lointaine et une préparation; toute activité sociale préfigure la réalité sacrée du Corps mystique dans la mesure où elle rend plus présente à l'intelligence et à la volonté de chacun la multitude fraternelle des hommes, lorsque, par-delà la juxtaposition ennemie des sociétés closes, elle crée des commencements de communauté. D'un mot, tout service généreux du prochain attend d'un désir inefficace et confus la sainteté qui dépend souverainement de l'Esprit.

Or, le travail joue ce rôle de précurseur; il nous rend sensible notre liaison avec le reste des hommes puisqu'il est service du prochain. Sans doute, ici encore, il y a comme une ambiguïté dans la nature du travail; service du prochain, il peut aussi être tourné en amour du gain ou en orgueil de la production et du rendement; il lui est difficile, livré à ses seules forces, d'être fidèle à sa vraie nature. Il n'y a qu'une moitié de vérité dans les éthiques modernes de la solidarité qui se refusent à faire de la vie morale une abstraction lointaine, un idéal élevé et inefficace, mais la cherchent, déjà indiquée, dans la nature des choses. Ainsi la fraternité, et non la concupiscence du gain, est dans la nature même du travail : car c'est la fin qui permet de définir la nature d'une activité, et la fin du travail, c'est l'utilité, donc le service rendu. Mais le travail peut tomber au-dessous de sa propre nature : ainsi le régime de concurrence imposé au travail par le capitalisme libéral dresse le travail de l'un contre le travail de l'autre, ou encore le régime des cloisonnements autarchiques fait du travail une prépa-

ration à la guerre : l'un et l'autre régime se trouvent donc contraires à la nature pacifique et fraternelle du travail... L'union des hommes dans le travail n'est jamais réalisée que partiellement avec d'immenses lacunes d'exploitations, d'énormes trous d'injustices; il reste que cette tendance à l'unité est selon l'essence du travail. Le travail va à créer une société qui ne repose pas sur des complicités d'agression, des connivences de passion, mais sur des échanges de services.

Comment ne pas voir dans la communauté laborieuse la préfiguration temporelle du Corps mystique du Christ? Elle n'en est certes pas l'équivalent, ni le substitut. Ici encore nous guette le danger de l'hérésie travailliste qui proposerait, en guise de royaume éternel, le royaume des bonnes volontés laborieuses, pures du péché d'exploitation : le travail ne peut être la solution de son propre problème, et c'est idolâtrie que de mettre le royaume de Dieu dans le temps et dans l'histoire. Mais parmi les ombres, les incertitudes, les injustices liées ordinairement au travail, c'est l'humanité qui essaie, d'un effort inefficace s'il n'est pas aidé, de rassembler ses membres épars divisés par les avarices et les égoïsmes. L'impuissance de chaque homme à être homme sans le secours de ses frères, l'unité de l'humanité dans l'espace et dans le temps, cette double vérité est manifestée par le travail et lui donne une âme naturellement chrétienne. Mais le travail ne pourra être lui-même que s'il est vécu en esprit de sainteté. Si la *sanctification du profane* est, selon le mot de Jacques Maritain, la tâche essentielle de la chrétienté de demain, c'est la fraternité du travail qui se prêtera le mieux à cette transfiguration d'un lien profane en lien mystique. Parce qu'il y a une charité naturelle à l'œuvre dans le travail, elle peut être la matière à laquelle viendra s'ajouter la forme d'une charité surnaturelle.

Tous les progrès sont possibles dans l'ordre de l'invention de communautés laborieuses qui s'offriraient par leur travail fraternel à la grâce du Christ. Les premiers monastères bénédictins n'ont-ils pas été, à l'étonnement du monde romain finissant, des communautés de labeur et de prière? Peut-être des monastères nouveaux, dont la cellule serait la famille et non plus l'individu, manifesteront-ils, à l'étonnement du monde capitaliste finissant, l'union du service et de la sainteté, créant un ordre social nouveau et faisant paraître du même coup un style nouveau de spiritualité... Seule la sainteté pourrait sauver la vocation fraternelle du travail, lui rendre sa vraie nature et en même temps l'élever infiniment au-dessus de lui-même.

Troisièmement, la sainteté suppose une désappropriation de soi. La personnalité est royalement fondée lorsqu'une volonté renonce à être propriétaire d'elle-même, se voue à être perpétuellement disponible à tout appel, s'engage à ne plus s'écouter soi-même pour accueillir les voix les plus inattendues. Toute activité humaine qui réalise un commencement de désappropriation constitue une préparation à la sainteté ; si elle fait sortir l'homme de lui-même, elle n'est pas nécessairement le divertissement, elle peut être la condition de la découverte de l'âme; car la vie intérieure n'est pas une complaisance dans des images aimées, un usage et une usure de soi; il faut des exodes pour trouver le chemin de la terre promise, et surtout de la route royale de la connaissance de soi et de la sagesse.

Par le travail, l'homme connaît une forme de cet ascétisme recueillant; l'homme qui travaille n'échappe pas à une loi de générosité ; il préfère l'œuvre à lui-même; il lui donne de sa pensée, de son intelligence, de

sa vie; il la nourrit de sa propre substance. Ici nous percevons dans le travail un mystère douloureux et déjà rédempteur que la sainteté approfondira mieux que l'intelligence philosophique. La peine au travail vient de la difficulté où se trouve l'homme de remonter la pente facile de l'égoïsme, de s'arracher à la préoccupation du plaisir; elle est la peine sans laquelle il n'y a pour l'humanité ni joie, ni amour, ni création. En acceptant la loi du travail comme une loi ascétique, une sainteté du labeur ne ratifie pas les yeux fermés les peines anormales que la malice de quelques-uns peut faire peser sur le travail de tous; aimer le travail, c'est vouloir le délivrer de ces liens artificiels qui empêchent le travailleur de vivre le travail dans sa vérité; mais il restera toujours une peine de la dépendance et de l'effort, qui n'est pas expiation pure, souffrance pour la souffrance, mais sacrifice, c'est-à-dire déjà charité; le souci d'une œuvre à faire est la meilleure des pénitences, la plus efficace d'entre les disciplines des passions; elle ne dépeuple l'âme des vaines imaginations et des avarices passionnées qu'en lui donnant cette paix d'avant les épiphanies, cette paix qui aplanit les rugosités de l'âme et qui est une disposition prochaine à la contemplation. Qui n'a connu parfois ce vide vivant après le travail, ou même au sein du travail, et qui appelle avec force et suavité une plénitude contemplative?

La sainteté, et c'est une quatrième condition, dessine dans l'âme en traits de feu sa ressemblance avec Dieu; il n'est pas au pouvoir de l'homme de sculpter sa statue, d'être à lui-même son propre démiurge, de se faire à l'image de Dieu. Mais déjà, dans la nature de l'homme, il y a plus qu'une ébauche de cette ressemblance, ternie par le péché, mais non effacée et que la grâce peut

réveiller. Or l'activité laborieuse met une analogie entre le dynamisme humain et l'agir divin. La réhabilitation du travail dans l'ordre moral est liée, remarque Jacques Maritain (1), à la révélation dans l'ordre dogmatique de la création *ex nihilo*. Dans le texte de saint Jean : *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (v, 17), il faut voir le premier principe d'une éthique du travail. Le rythme divin décrit par la Genèse de la création des six jours suivis du repos du septième jour est le modèle éternel des labeurs humains qui doivent eux aussi sortir de la paix pour revenir à la paix... Vivre le travail dans cette pensée, c'est en faire une expérience présanctifiante. L'œuvre créatrice de Dieu se continue dans les civilisations humaines, une œuvre recréatrice de l'homme s'y ajoute par l'esprit et dans le Christ. De ce travail surnaturel, l'homme peut être le collaborateur, vivre de l'analogie entre sa causalité et la causalité divine. A cette ressemblance à Dieu, le travailleur ajoute une ressemblance au Christ ouvrier. La contemplation chrétienne est une union et une conformation aux états intérieurs du Christ, et aussi aux états de sa vie cachée. Sur le Calvaire, Jésus devait verser une goutte de sang précisément pour tel et tel; mais déjà, dans l'atelier de Nazareth, ce geste lent et patient d'artisan scrupuleux consacrait, assumait, sanctifiait d'avance le travail de ce mineur ou la tâche de ce journaliste. Dieu incarné travaillait pour mon travail.

Concluons ces remarques trop sommaires; le travail met l'homme à sa place, le situe à son rang de gloire et

(1) « Action et Contemplation », *Revue Thomiste*, mai-juin 1937. Cette substantielle étude, tout à fait dans l'esprit de la *Revue Thomiste* renouvelée est le meilleur exposé des principes d'une morale du travail.

à son rang d'humilité; le faisant plus homme, il le prépare à mieux accepter la vocation de sainteté; et celle-ci reçue, approfondie, le travail en sera mieux connu et mieux vécu dans tous ses aspects; mystère douloureux, puisque le travail s'accomplit dans un effort amer qui touche à l'obscurité du péché originel; mystère joyeux, puisqu'il exalte dans l'homme ses ressemblances divines; mystère d'amitié enfin, puisque par lui se font ces communications de services qui sont la figure d'abord et le fruit enfin de la divine charité.

Ces thèmes de spiritualité ne prétendent même pas à l'apparence de la nouveauté. Ils sont dans l'exacte ligne de la tradition chrétienne qu'ils ne font, tout au plus, qu'expliciter. Ils maintiennent ce qu'il entre de pessimisme nécessaire dans le christianisme ; ils affirment vigoureusement la vocation de l'homme à la contemplation.

Ils permettent d'écarter définitivement tout optimisme naturaliste. Le travail ne pourra jamais être mis à côté ou en dehors de la vie humaine; aucun progrès technique ne dispensera l'homme de travailler; il faut nécessairement passer par la porte étroite du travail, connaître ses hauts défilés, les horizons limités d'un effort lassant pour entrer ensuite dans l'infini et l'illimité de la vraie paix. L'amertume créatrice du labeur, les contradictions internes du travail humain, les conflits de la vie économique sont les conséquences du péché originel; mais ils ne sont pas simplement expiatoires. Nous restituons la vraie doctrine, nous la purifions de l'erreur janséniste si nous ajoutons que le travail rachète le péché en édifiant dans la douleur un monde qui, par la grâce de Dieu, sera reconstruit dans une splendeur plus grande que la première création. Il prépare dans la souffrance les renouvellements de l'Esprit.

En outre, la vocation contemplative de l'homme n'est pas atteinte, mais confirmée par la grandeur sacrée du travail humain; le travail n'est pas le tout de l'homme; mené comme une préparation à une plus grande œuvre et à un plus grand amour, vécu dans une sorte d'Avent perpétuel, il est faiseur d'un recueillement intérieur qui ne peut pas se suffire à lui-même; il développe un esprit d'attente. Peiner pour édifier et construire ne suffit pas pour remplir une destinée humaine. Il faut pouvoir vouer, dédier l'œuvre faite. Et la prière contemplative est une consécration de nous-mêmes et de nos œuvres en union avec la vie intérieure du Christ. La loi du travail n'est, au fond, moralement rigoureuse que parce que le travail est la préparation nécessaire à la contemplation, vocation universelle. La recommandation du Sauveur de ne pas éparpiller notre âme dans les mille nécessités de la vie matérielle n'est pas une condamnation du travail; le travail fidèle à lui-même se met normalement au second rang, et l'homme ne s'en fait une idole que s'il ignore la contemplation.

Étienne Borne.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Paul faiseur de tentes

Nul n'ignore que saint Paul, en évangélisant les peuples, gagnait sa vie comme ouvrier. Les *Actes des Apôtres* et ses propres lettres nous l'apprennent. Lui-même en parle volontiers, parfois comme d'une épreuve qu'il subit en union avec le Christ souffrant (1), plus souvent comme d'un honneur qu'il revendique (2), ou d'un exemple qu'il donne (3). Il est si bien fait à cette vie de travail manuel, qu'il vient tout naturellement dans sa dictée des épithètes comme « mauvais ouvriers », « ouvriers fraudeurs », pour caractériser des prédicants de mensonge, ou qu'il recommande à son collaborateur évangélique Timothée d'être un « ouvrier irréprochable » (4).

Tous les auteurs relèvent le fait et admirent les belles leçons que l'Apôtre en tire. Mais bien peu savent apprécier l'étonnant paradoxe qu'il y avait pour un homme tel que Paul, dans la civilisation d'alors, à mener une telle vie; et ils ne se rendent pas compte que c'était une marque insigne de la révolution que l'Évangile apportait dans les mœurs (5).

(1) Par exemple I Cor., IV, 12; II Cor., XI, 27.
(2) En particulier I Cor., IX, 6, 15, 18.
(3) II Thess., III, 9; etc
(4) Phil., III, 2; II Cor., XI, 13; II Tim., II, 15.
(5) Nous avons étudié plus longuement cette question dans l'opuscule intitulé *Le travail d'après saint Paul*, Paris, Lethielleux, 1914.

Quelle était donc cette situation de l'Apôtre comme travailleur manuel ? Les Actes (XVIII, 3) nous disent qu'il était du même métier qu'Aquilas et Priscilla, c'est-à-dire *skênopoios*, à la lettre « faiseur de tentes », — Aquilas chef et propriétaire d'un atelier ou de plusieurs, Paul simple ouvrier engagé chez lui. L'occupation était grossière, sans rien de commun avec celle d'un artiste, et l'Apôtre devait s'y trouver mêlé surtout à des esclaves. C'était l'exploitation industrielle des longs poils de chèvres, — en certains pays, de chameaux, — fournis spécialement par la Lycie, l'Espagne, l'Afrique, surtout la Phrygie et la Cilicie, patrie de Saul de Tarse; aussi les tissus qu'on y fabriquait portaient le nom de « cilicia »; rudes et imperméables, ils servaient aux tentes des soldats, aux housses de machines de guerre, aux rideaux servant parfois de portes dans les demeures indigentes du Midi, aux manteaux de pluie, aux vêtements de travail des matelots, des pêcheurs, aux sacs et aux câbles, comme les ouvrages de chanvre qu'on pouvait fabriquer dans les mêmes manufactures. On y travaillait et on y vendait sans doute en gros, et pour l'exportation, ce qui devait les cantonner à peu près dans les grands centres. Aussi Paul ne pouvait guère probablement trouver, ailleurs que dans les villes d'industrie où il se préparait à faire un long séjour, le moyen d'exercer son métier. Mais, à partir de son deuxième voyage missionnaire en Macédoine et en Grèce, sitôt qu'il abordait un poste important comme Thessalonique (où il ne savait pas comme son séjour serait vite interrompu), ou la populeuse Corinthe, ou Éphèse, il s'empressait de chercher une fabrique où s'embaucher et travailler dur, car les économies qu'il pourrait faire en ces lieux, par-dessus son entretien journalier, lui serviraient à continuer ses voyages. C'est ainsi qu'il se comporta durant le second et le troisième voyage apostolique. Au cours du premier, à travers l'île de Chypre et l'Asie Mineure, il passait trop vite d'une ville à l'autre pour trouver le temps d'offrir

son travail; peut-être son compagnon, Barnabé, qui paraît avoir été aussi de condition relevée, et probablement riche (à en juger par le don généreux et fort remarqué qu'il fit des premiers à la communauté de Jérusalem, Actes, IV, 36-37), subvenait-il alors aux frais communs (plus tard, du reste, dans les pays qu'il évangélisait à part, il se mit aussi, suivant sans doute l'exemple de Paul, son ancien collaborateur et son émule, à travailler de ses mains, d'après I Corinthiens, IX, 6). Les subsides que les Philippiens et d'autres destinèrent à Paul à l'insu de celui-ci (II Cor., XI, 9; Phil., IV, 15), ne furent qu'un appoint qui ne dispensa pas l'Apôtre, à Thessalonique et à Corinthe, de continuer à exercer son métier manuel. Ce n'est que plus tard, prisonnier à Césarée, et puis à Rome, empêché de fréquenter les ateliers par son état de captif, et peut-être fatigué par l'âge, qu'il connut le repos dans ses chaînes et un certain état de bien-être dû à la générosité des Philippiens (Phil., IV, 10-14, 18; cf. Act., XXVIII, 30). Ainsi, durant la meilleure partie de son ministère, nous nous représentons Paul, mêlé probablement à de frustes compagnons qu'il ne manque pas d'évangéliser, occupé tout le jour devant un métier de tisserand, s'entretenant là avec des visiteurs ou des passants, recevant des rapports, dictant à un disciple quelque fragment de ses lettres, et ne se retirant qu'après la fin de sa tâche en quelque lieu tranquille pour y donner des instructions suivies aux fidèles, traiter des affaires confidentielles de l'Église ou célébrer les saints mystères. Quel tableau paradoxal et admirable !

Si Paul s'était fait prédicant cynique, réclamant des oboles dans la rue et grattant ses poux, la déchéance eût été moins triste et moins scandaleuse devant l'opinion gréco-romaine, que de voir un homme né libre, de parenté riche, citoyen romain, tomber à pareille occupation servile. On sait trop quelle était la pauvre estime du travail manuel chez les meilleurs penseurs grecs, de Platon et Aristote à Plutarque, et jusque dans la besogneuse plèbe

romaine qui trouvait plus noble de vivre de sportules et des distributions gratuites de l'État. D'autant plus que la langue de Paul en ses écrits, son aisance à traiter avec les grands, les relations même qu'il savait, malgré tout, se faire parmi eux (exemple : Actes, XIX, 31), et la considération que lui témoignèrent de hauts personnages (Actes, XXII-XXV) montrent assez qu'on n'avait pas affaire avec lui à un plébéien quelconque.

Mais Paul, essaie-t-on d'expliquer, était Juif. Il n'importe guère; à cette époque-là, dans l'aristocratie juive de Palestine, grands-prêtres, gros propriétaires fonciers, on avait contre le travail « servile » les mêmes préjugés que les païens; et ceux-ci ne devaient pas être moindres chez les hommes d'affaires enrichis de la Diaspora, ce milieu-là précisément d'où était sorti Saul de Tarse. Si l'on veut insister, du fait que ses ascendants et lui-même étaient pharisiens stricts, par conséquent des puritains hostiles aux préventions vulgaires, et que la Mischna et le Talmud, qui nous ont transmis leurs idées, professent, au milieu de tant de puérilités et de petitesses, une correcte morale de justice sociale, comprenant même la recommandation de tout genre de travail honnête, c'est ici qu'il ne suffit point, moins encore qu'ailleurs, de regarder les choses en bloc. De fait, il se trouve, dans la littérature du judaïsme tardif, une certaine quantité de nobles sentences qui ont fait croire que les rabbins, dont la fonction de docteurs était gratuite en principe, étaient tenus par leurs traditions d'exercer, pour gagner leur vie, un métier manuel, ou du moins d'en apprendre un pour s'en servir en cas de besoin. On interprète de la sorte des dires comme ceux-ci : « Aime le travail »; — « Grand est le travail, car il honore les artisans »; — ou l'adage populaire, formulé d'ailleurs en un midrasch bien postérieur à saint Paul, qui lui avait donné tant de célébrité : « Celui qui n'a pas travaillé ne mangera pas (1). » L'agriculture en particulier était fort estimée

(1) Dans le *Bereschith Rabba*, pas antérieur au V^e^ siècle de notre ère.

en théorie, le travail du laboureur égalé à l'occasion à celui du professeur, pourvu qu'il dirigeât son cœur vers Dieu, devant qui il n'y a pas de grandes ni de petites choses. On lit dans le *Pirke Aboth* : « Toute étude de la Torah non accompagnée d'activité (corporelle) serait finalement futile et causerait le péché »; — et même (1) : « Tout homme est tenu d'enseigner un métier à son fils; quiconque s'en abstient enseigne à son fils à devenir un voleur »; la Mischna (2) déclare qu'une femme, eût-elle cent domestiques, doit faire une partie de l'ouvrage de sa maison pour éviter l'oisiveté qui mène au libertinage. C'est une morale évidemment très supérieure à celle des Romaines d'alors, et on ne saurait qu'approuver tout cela. La tradition aimait à rappeler que le grand Hillel (I^er^ siècle avant J.-C.) avait exercé un très humble métier, et il en était de même d'autres rabbins célèbres, Aqiba, Meïr, etc. Mais, en lisant tant de sains préceptes, il ne faut pas oublier d'autres opinions exprimées par des docteurs non moins qualifiés. D'après un tannaïte fameux de la troisième génération, au II^e^ siècle après Jésus-Christ, Siméon ben Jochaï (3), comme un laboureur ne peut trouver le temps de faire ce qui est le plus essentiel, étudier la Torah, Israël n'aurait pas besoin de travailler matériellement s'il remplissait bien la volonté de Dieu, car les nations s'en chargeraient pour lui. La Mischna détourne de certains métiers pourtant honnêtes, comme conducteur d'ânes, chamelier, marin, barbier, berger ou boutiquier (4); que pensait-elle des tisserands de *cilicia*? Si Hillel, fils d'émigrants babyloniens peu fortunés, avait travaillé de ses mains, c'est, d'après un récit légendaire où il est donné en exemple, quand il était encore simple étudiant de la Torah, un étudiant subreptice, qui, afin de pouvoir entendre les maîtres

(1) *Tosifta Kidduschin*, I, 11 (V^e^ siècle ?).
(2) *Kethouboth*, 13, avec commentaires dans les deux Talmuds.
(3) Talmud; *Berakhoth*, 35 *b*.
(4) *Kiddouschin*, 4, 14.

d'Israël, donnait au portier de la maison d'école la moitié du demi-denier qu'il gagnait chaque jour (1) ; les leçons étaient-elles donc si gratuites ? Quoique l'usure fût sévèrement condamnée en principe, certains textes déprécient l'agriculture, pas assez lucrative, au profit des placements et des affaires. A tout prendre, et surtout si l'on se rappelle qu'un très grand nombre de rabbins n'étaient que d'humbles artisans (dont il faut donc admirer le zèle pour la Loi), on ne saurait dire que le travail des mains, en soi, fût considéré doctrinalement comme une bénédiction ou une noblesse; ces docteurs l'exerçaient avec courage et vertu d'ailleurs, parce qu'il leur était nécessaire pour vivre, et c'est eu égard à cette catégorie qu'on s'efforçait d'en montrer les avantages moraux pour eux et pour leurs fils. Rien absolument n'indique qu'on en fît une obligation ou un conseil pour ceux qui pouvaient s'en passer. Au reste, on sait par le Talmud même que beaucoup d'étudiants de la Torah se faisaient bien consciencieusement entretenir par leur prochain, tandis que d'autres tenaient à leur indépendance. En général, scribes et pharisiens aimaient l'argent (2); nous savons de la bouche du Seigneur (3) qu'ils pouvaient trouver plus commode d'en gagner en exploitant les veuves dévotes et crédules auxquelles ils faisaient payer cher leurs prières et leurs conseils. Et l'on sait comme ils méprisaient le *'am haaretz*, c'est-à-dire la masse des travailleurs qui n'a pas de loisirs pour scruter la loi.

De toute façon, il apparaît assez que la recommandation du travail manuel ne pouvait guère viser les rabbins qui étaient à l'aise dans leurs affaires, ni surtout ceux du rang de Saul de Tarse, fils d'une famille pharisienne, mais bien posée dans le monde grec dont l'avait touchée la culture.

(1) Talmud; *Yoma* 35 *b*.
(2) Luc, XVI, 14.
(3) Marc, XII, 40, et Matth., XXIII, 13.

L'hypothèse d'un genre de vie rabbinique paraît donc bien inconsistante s'il faut expliquer l'humble condition de Paul. C'est plus probablement à Tarse même, dans le milieu judéo-hellénistique, qu'il faut chercher l'origine de cette situation paradoxale. Est-ce la nécessité qui l'imposa à l'Apôtre, ou fut-elle l'objet d'un libre choix ? Ramsay (1) a supposé fort ingénieusement, mais non sans vraisemblance, que Paul, quand il revit sa patrie après sa conversion (Actes, IX, 30), eut à subir de cruelles scènes de famille parmi les siens restés Juifs obstinés, qu'il fut exclu et déshérité, et qu'il peut rester une trace de ces pénibles souvenirs dans l'allusion de l'Épître aux Phillippiens (III, 8) au sacrifice que Paul a fait de *tout* pour le Christ, de sa réputation et de sa « justice » de Juif, — mais aussi du reste, qu'il ne nomme pas, rang social et bien-être. Cette attitude de sa famille serait confirmée par la facilité qu'eut son neveu plus tard, à Jérusalem, de découvrir le complot formé contre l'Apôtre par des zélotes juifs, avec qui, par conséquent, il pouvait avoir quelque accointance (Actes, XXIII, 16 suiv.). Il y aurait même quelque souvenir de cette rupture dans le conseil que Paul donne aux parents (Éphésiens, VI, 4, et Colossiens, III, 21), de ne pas tyranniser leurs enfants. Quoi qu'il en soit de cette intéressante hypothèse, il reste que Saul, né dans l'aisance, se trouva pauvre subitement; soit qu'il eût renoncé de lui-même à ses biens, par besoin d'une pleine perfection évangélique, soit qu'il en eût été privé par la volonté des siens, soit qu'il se fût senti moralement tenu à ne plus rien recevoir d'eux. Et c'est alors ou bien qu'il aurait appris le métier de tisserand en quelque atelier cilicien, ou bien que, l'ayant appris déjà en ses jeunes années, par coquetterie de parfaite éducation rabbinique (peut-être en une manufacture appartenant à sa famille), il se fût trouvé tout d'un coup, pour vivre, mis en demeure de l'exercer.

(1) W. M. Ramsay, *St Paul the traveller and the Roman citizen*, ch. II, § 2, *Paul's family*.

Toutes ces suppositions sont d'ailleurs un peu du luxe, car un fait certain demeure : saint Paul, lorsqu'il fut connu, et devenu fondateur d'Églises, n'aurait été d'aucune façon obligé de travailler de ses mains. Les communautés chrétiennes l'auraient volontiers défrayé de toute la peine prise pour elles, comme elles faisaient pour les autres apôtres (I Corinthiens, IX), suivant le précepte de l'Évangile : « L'ouvrier mérite son salaire. » Mais il ne le voulait pas (*ibidem*). Des esprits peu ouverts ou mal intentionnés lui faisaient même un reproche de ce désintéressement. A Corinthe, les plus perfides, arguant de ce qu'on voyait ce prédicateur artisan recueillir de grosses sommes d'argent pour les porter à la communauté appauvrie de Jérusalem, l'accusaient tout simplement de feinte hypocrite; aussi Paul avait-il soin de s'adjoindre des contrôleurs de sa gestion (II Corinthiens, VIII, 20-21; XII, 16-18). D'autres, sans aller jusqu'à ces soupçons odieux, accusaient cette abnégation d'orgueil, de froideur hautaine à l'égard de ses néophytes dont il aurait eu horreur de paraître l'obligé; ou encore, comme les maîtres attitrés d'éloquence ou de doctrine avaient, dans le monde grec d'alors, coutume de se faire régulièrement payer leurs leçons, on murmurait que Paul ne suivait pas cet usage parce que, lui qui n'instruisait qu'à bâtons rompus au milieu d'occupations manuelles, ou à des moments perdus après son travail, il n'était pas capable d'enseigner plus systématiquement, et avait tout le premier conscience de n'être qu'un « amateur » (1).

Mais lui, loin de céder à ces reproches et à ces insinuations, maintenait avec fermeté sa pratique, où il voyait une question de dignité pour lui, et une garantie de succès pour son apostolat. Ses déclarations sont fort impressionnantes. On n'a pas assez vu, dans l'interprétation courante, quelle révolution pacifique elles contenaient en germe.

(1) Voir notre commentaire sur II Cor., XI, *passim*.

Aux Thessaloniciens (I Thess., II, 5, 9), il déclare que son désintéressement a toujours été sans arrière-pensée; quand il restait « nuit et jour à l'ouvrage, pour n'être à charge à aucun de vous »: qu'ils se rappellent ses labeurs et ses fatigues ! Il entendait par là leur donner l'exemple (II Thess., IV, 9). Aux Corinthiens, parmi les raisons qui le feraient mépriser des hommes : « Nous nous épuisons à travailler de nos mains » (I Cor., IV, 12). Chez eux, pour leur profit, il s'est humilié par un métier servile, et, comme il ne suffisait pas, par l'acceptation de subsides venus d'autres Églises (II Cor., XI). Aux Anciens d'Éphèse, la ville de ses grands triomphes, dans le discours qu'il leur tint à Milet (Actes, XX) : « Je n'ai convoité ni l'argent ni l'or ni le vêtement de personne. Vous savez bien vous-mêmes comment ces mains que voilà ont fourni à mes besoins [et à ceux de mes compagnons. » Voir plus bas].

Le « Grec moyen », sans parler du Juif, aurait bien jugé que c'était là s'avilir. Mais Paul juge d'autre manière. D'abord, en s'abaissant, il participe davantage à la Passion du Christ, donc à sa puissance (I Cor., IV, 12, et ailleurs). Dans un passage justement célèbre de la Première aux Corinthiens (IX, 15-18), il assigne à sa conduite une première raison toute personnelle : en se procurant, par son gain d'ouvrier, la possibilité de prêcher gratuitement l'Évangile, il rachète ce qu'il y avait eu comme de forcé dans sa vocation; il montre qu'il l'a acceptée de tout son cœur, et trouve même dans ce désintéressement, dit-il en sa profonde modestie, la seule chose dont il puisse se faire honneur. Par là aussi, il jette une espèce de défi aux faux apôtres, ses concurrents perfides, qui ne s'élèveront jamais à un pareil oubli de leurs intérêts (II Cor., XI, 12). Renversant l'argument de ses ennemis, il compte, et le dit bien haut, sur la renommée de son sacrifice pour faire valoir sa prédication aux yeux d'un monde où beaucoup admiraient le détachement stoïque; et, puisque la pratique d'un métier mercenaire était la condition de cette

offre gratuite de l'Évangile, son travail d'ouvrier s'en trouvait glorifié par contre-coup.

Mais d'autres raisons plus générales intervenaient pour lui dicter sa conduite. C'était la marque, non pas d'une recherche d'indépendance hautaine que la méfiance aurait inspirée, mais d'une affection délicate à l'égard de ses convertis, que de vouloir ne leur être à charge d'aucune façon; ce n'est pas aux enfants de thésauriser pour leurs parents, mais l'inverse (II Cor., XII, 14). Lui, qui se faisait « tout à tous », se mettait ainsi au niveau des plus humbles, en ces communautés qui comptaient beaucoup d'esclaves et de prolétaires. Il leur montrait par son exemple comment il faut se comporter dans leur condition, et comment des chrétiens peuvent l'ennoblir.

Il a fait voir — c'était du nouveau dans ce monde-là ! — que le travail matériel assure la dignité. Grâce à son rapport, on « mange un pain qui est à soi » (II Thess., III, 12), et l'on ne dépend de personne pour son existence, si ce n'est par les obligations du mutuel service d'amour chrétien; il faut savoir y mettre son honneur (Romains, XIII, 8; I Thess., IV, 10-12). Une vie occupée garantit de l'oisiveté, avec la servilité et les autres vices qu'elle entraîne; on s'attire par elle une bonne réputation aux yeux des païens, ce qui est contribuer au succès de l'Évangile. Ceux qui ne le comprendraient point reçoivent cette dure leçon, bien plus sérieuse que dans le rabbinisme : « Qui ne veut pas travailler, n'a qu'à ne pas manger » (II Thess., III, 10), et il faut que la communauté les tienne à l'écart jusqu'à ce qu'ils se corrigent. Les Églises des premiers siècles suivirent cette directive, et prirent souci de fournir un travail honnête à tous leurs membres nécessiteux.

Paul ne dissuade même pas de chercher par le travail une certaine aisance. Ce n'est point qu'on puisse impunément s'attacher aux biens de la terre; il faut lire les graves paroles qu'il adresse aux riches sur ce sujet, dans la Première à Timothée (VI, 9-10, 17); ils ne se sauveront

des graves dangers de leur état que par le détachement intérieur et le zèle à exercer la bienfaisance — en observant toute justice à l'égard de leurs serviteurs. Mais cet idéal de libéralité n'est pas réservé aux heureux du monde. L'ouvrier est louable qui a le noble souci, en se mettant (comme nous dirions) « bien dans ses affaires », d'aider ceux qui sont moins favorisés que lui. Ce doit être le bonheur du chrétien de contribuer au soulagement des autres, et de prendre sa part des charges de son Église, et même des communautés indigentes et éloignées auxquelles l'unit la même foi. Tel est l'enseignement des chapitres VIII et IX de la Deuxième aux Corinthiens (la collecte pour les pauvres de Jérusalem); le plus frappant, c'est que Paul, dans l'Épître aux Éphésiens (IV, 27), recommande le travail et l'économie, en vue de la bienfaisance, à ceux-là mêmes qui avaient été autrefois des voleurs, et qu'il jugeait, maintenant qu'ils sont régénérés par le baptême, capables de le comprendre.

On peut donc dire que l'Apôtre, appliquant aux milieux païens du I^er^ siècle les enseignements de l'Évangile, a institué une *morale du travail*, et même une *mystique du travail*. Son grand moyen, pour la faire comprendre, ce fut son propre exemple, entièrement libre et spontané. La leçon fut d'une efficacité entraînante, si l'on est autorisé, comme il semble bien, à conclure de certaines allusions (1), que ses collaborateurs les plus proches, hommes qui pouvaient n'être pas d'une origine inférieure à la sienne, et jusqu'à saint Barnabé, qui s'était séparé de lui, l'imitèrent; le grand Apôtre aurait donc été, pour ainsi dire, l'instituteur d'une confrérie de prédicateurs volontairement pauvres et laborieux. Au cas où ils auraient été ignorants de tout métier manuel, ou bien absorbés totalement par leur travail spirituel, Paul en personne se chargeait — au moins une fois, à Éphèse (2),

(1) Ainsi I Cor., IV, 12 (déjà cité), où il parle au pluriel; *ibidem*, IX, 6.

(2) Actes, XX, 34 ss.

— de subvenir à leurs besoins par son labeur, comme un vrai chef de famille qui peine pour l'entretien des siens, sachant bien et voulant convaincre tous ses disciples qu' « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».

Aucun moraliste a-t-il jamais su mieux glorifier le travail ? C'est le plus illustre des apôtres qui en a véritablement fondé la morale; une morale qui n'a rien d'utilitaire, mais qui, du premier coup, a surgi d'un milieu infecté de préjugés contraires, comme étant éminemment utile à toute société en tous les temps.

Le travail préserve; le travail ennoblit; le travail sanctifie. Celui même des esclaves, ces machines animées, tenu pour si avilissant, n'est pas excepté. Certainement Paul n'a pas poussé ces déshérités à la révolution, pour secouer le poids de leur sort injuste; il leur a recommandé de faire consciencieusement leur tâche, et même de ne pas en prendre trop à leur aise avec leurs maîtres sous prétexte que ceux-ci, quand ils étaient baptisés, n'étaient plus que leurs frères. Car il ne fallait pas que l'Évangile devînt une cause de désordre (I Tim., VI, 1-2). Mais il a aussi bien proclamé (Galates, III, 18; Colossiens, III, 11) qu'il n'y a plus devant Dieu « d'esclave ni d'homme libre », qu'une justice exacte doit régler les rapports domestiques (Éphésiens, Colossiens), qu'il faut se regarder comme serviteurs du Seigneur, et non comme esclaves des hommes (I Cor., VII, 23; Éph., VI, 7), rachetés que l'on est au prix du sang du Christ; à Philémon il n'a pas seulement demandé de pardonner à Onésime, esclave fugitif et voleur, mais insinué avec discrétion qu'il devrait l'affranchir (Philémon, 21). Enfin, il a prêché une doctrine morale et spirituelle d'où devait sortir nécessairement, avec le temps, l'abolition de l'esclavage et de son travail contraint; et cela vaut pour l'avenir contre tout travail inhumain qui ressemble à l'esclavage, ce qui est la solution virtuelle de toute « question sociale ». Cependant, il a dit aux esclaves comme aux autres que leur dure condition, si elle était acceptée pour

le Christ, pouvait tourner à leur profit, et qu'il pouvait y avoir avantage à y rester, même devant la possibilité de se faire affranchir (I Cor., VII, 21). C'est qu'on peut en faire une participation plus parfaite aux souffrances du Christ, qui, pour nous, « a pris la forme d'esclave » (Philippiens, II, 7). Donc le travail matériellement le plus servile peut devenir, lui aussi, noble devant Dieu et sanctifiant — ce qui n'empêche qu'on doive travailler à en amener la suppression en rendant la société plus juste.

Il fallait quelque inspiration pour promulguer des vues si nouvelles sur le travail, dans la société païenne du I^er^ siècle, et les appliquer d'abord à soi-même !

E.-B. Allo, O. P.,
Professeur à l'Université de Fribourg.

PAULINE JARICOT
« amie de l'ouvrier »

La première biographe de Pauline-Marie Jaricot, celle qui avait été son amie, sa confidente pendant les quatorze dernières années de sa vie, Mlle Julia Maurin, exprimait, à la dernière page de son volume de *Souvenirs*, un seul vœu. Elle souhaitait qu'un jour, sur la plaque de marbre blanc qui portait l'épitaphe de la « fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire vivant », on ajoutât le titre d' « amie dévouée de l'ouvrier ».

Bien que cet aspect de Pauline Jaricot ait déjà été relevé par chacun de ses biographes, il est resté néanmoins un peu en retrait et comme en dehors de la lumière éclatante que projettent les deux grandes œuvres qui lui ont acquis des droits à la reconnaissance impérissable de l'Église.

A notre époque, alors que de tous côtés on parle tant de la question sociale, il semble que le moment soit venu de mettre l'accent sur le sens social de Pauline Jaricot, lequel n'était autre que le sens de la justice chrétienne, et de montrer que les revendications ouvrières qui se réclament aujourd'hui d'un « ordre nouveau » avaient déjà trouvé un écho pacificateur dans la pensée de cette femme au cœur si chrétien.

Si le projet sur lequel la célèbre Lyonnaise avait fondé la réalisation de son idéal social ne put jamais, hélas ! voir le jour, le fait qu'elle y a tendu de toutes ses forces, de tout son courage, et a enduré pour lui toutes les tri-

bulations, lui confère bien, certes, le titre que son amie désirait lui voir décerner par la postérité.

Toujours insatisfaite en ce monde, une âme de cette trempe ne pouvait considérer sa mission comme terminée tant que lui apparaissaient des misères à soulager et des injustices à redresser.

Les tragiques événements de 1831, puis de 1834, qui avaient eu Lyon pour théâtre et dont Pauline devait ressentir si douloureusement le contrecoup, avaient fait vibrer en elle sa bonté naturelle et l'avaient amenée à réfléchir longuement sur l'origine de ces troubles. A la lumière de son christianisme intégral, elle n'avait pas tardé à apercevoir les conceptions peu chrétiennes sur lesquelles reposait un système économique où la notion d'un juste salaire était à peu près inexistante. Un historien de l'époque, J.-B. Montfalcon, n'avoue-t-il pas, dans son *Histoire des insurrections de Lyon*, qu'il est des articles qui ne permettent pas à l'ouvrier compagnon de gagner vingt sous en travaillant seize heures par jour. Même en tenant compte de la valeur du franc-or et des nombreuses amputations qu'a subies notre monnaie depuis ce temps-là, il n'en reste pas moins vrai que ces salaires étaient nettement insuffisants pour un ouvrier chef de famille et créaient une disproportion pénible avec les fortunes qui, parallèlement, s'édifiaient du fait de cette main-d'œuvre au rabais.

Par suite de sa connaissance des milieux ouvriers, où ses quêtes pour ses différentes œuvres l'avaient introduite, Pauline n'ignorait rien de cet état de choses. Elle savait aussi que la droiture du travailleur n'a d'égale souvent que sa crédulité à suivre de mauvais bergers, prometteurs de belles choses et pêcheurs en eaux troubles. Aussi, quand elle eut constaté combien étaient terribles et souvent peu efficaces les solutions de violence, elle n'eut plus qu'une idée, qui fut celle de toute la fin de sa vie : la régénération des classes ouvrières.

Devançant de bien des années les chefs de file sociaux :

Léon Harmel, de Mun, de La Tour du Pin, et les encycliques des papes Léon XIII et Pie XI sur la condition des ouvriers, elle fut un véritable précurseur. C'était d'ailleurs une des caractéristiques de sa nature, et sans un doute un don de Dieu, que d' « être très en avance sur l'horloge du vrai ».

Comme son esprit chrétien ne lui permettait pas de séparer le bien-être temporel de l'ouvrier de son salut éternel, il ne lui paraissait pas qu'on pût assurer l'un sans préparer l'autre, et de cette étroite subordination devait naître l'œuvre des ouvriers de Notre-Dame des Anges. L'idée centrale de toutes ses pensées peut se résumer en ces mots qu'elle écrivait à une jeune femme dans le malheur, qui lui avait demandé quelques conseils : « Souvenez-vous que si vous dites : « Notre Père qui êtes « aux cieux », le pauvre le dit aussi, et avec un droit égal : donc il est notre frère. » Et, entrant dans des considérations plus particulières à l'état et au milieu de sa correspondante, elle continuait :

> On ne manquera pas de vous dire que vous pouvez vous permettre tels et tels plaisirs parce que vous êtes une « grande dame », et que les grandes dames doivent se distinguer des femmes vulgaires. Ceci est vrai en ce sens que le rang doit donner une dignité et une élévation de pensées qui éloignent des sentiers de l'orgueil, de l'égoïsme et de la petitesse de vue. Des hauteurs où la Providence vous a placée, vous devez même voir et soulager plus libéralement les douleurs de vos frères. Alors seulement vous serez vraiment « grande » aux yeux de Celui de qui toute grandeur procède.

Déjà, au temps de sa jeunesse, Pauline avait eu le souci de mettre en accord la vie et la doctrine chrétienne et souffrait du divorce de ces deux notions qui s'insinuait dans les consciences. Lisons ces lignes, — extraites d'une lettre à sa sœur, Mme Perrin, — véritable examen de la conscience chrétienne et qui, depuis un siècle, n'a certes pas vieilli. Elle passe au crible « les

défauts des riches : caprices, pertes de temps, vanités, etc., qui vivent à leur gré, faisant, du matin au soir, tout ce qui leur passe par la tête ». Et il s'agit, prend-elle soin de dire, « des riches bienfaisants, pieux mêmes »!

Quant aux biens de la terre, en jouissons-nous... sans désir d'augmenter ces biens par l'esprit d'ambition qui a pour principe l'attachement désordonné à ces choses ?

Comment nous comportons-nous à l'égard de ceux qui font valoir pour nous ces biens ?... Avons-nous vraiment à cœur de faire passer les intérêts de Dieu avant tout dans ce qui concerne notre maison ? Notre bon exemple remplit-il notre demeure comme le parfum de l'encens se répand dans le temple ? Ceux qui vivent sous notre toit, ou qui y travaillent momentanément, trouvent-ils dans notre conduite des germes de piété et de foi qui puissent les sauver ?... N'apprécions-nous pas le peu de bonnes paroles et d'actes de bonté que nous leur accordons comme des œuvres de surérogation et d'humilité, tandis que nous les leur devons comme à des frères ?

N'oublions-nous pas trop facilement tant d'actes contraires qui donnent mauvaise idée de la religion ? Dieu, notre Père et notre modèle à tous, fait luire son soleil sur les pauvres comme sur les riches. Pourquoi donc ferions-nous des préférences dans nos partages ?... Que de dangers disparaîtraient de notre société tourmentée si les riches étaient *vraiment chrétiens* dans leurs rapports avec les petits !

Est-ce réellement la charité qui détermine nos aumônes ? Si nous avions ce sentiment chrétien, nous serait-il possible d'accompagner nos aumônes de paroles dures et sévères, ou d'airs fiers qui blessent encore davantage ?

N'avons-nous pas fait payer nos dons en exigeant une sévère reconnaissance ?... Ne nous sommes-nous pas élevés dans les pensées de nos cœurs pour les riches dons faits aux églises, etc., comme si le Maître de la terre et des cieux n'avait aucun droit sur les biens dont il nous a fait seulement les dépositaires et les dispensateurs ?

N'avons-nous réellement aucune injustice à nous reprocher, et, selon le conseil de saint François de Sales, nous

mettons-nous toujours à la place de ceux avec lesquels, acheteurs ou vendeurs, nous avons à traiter ?

N'avons-nous pas manqué de délicatesse envers les ouvriers, abusant de notre position pour les humilier quand ils ne faisaient pas ce que nous voulions ? Quand nous leur avons fait refaire un ouvrage, leur avons-nous tenu compte de leur peine ? Nos reproches, nos réprimandes, nos murmures n'ont-ils pas abusé du silence que gardait humblement l'ouvrier pour ne pas encourir notre disgrâce ?

Tout cela a besoin d'être examiné aux pieds de Celui qui a voulu être pauvre et ouvrier.

Elle était en complet accord sur ce point avec le docteur Récamier, médecin de Paris bien connu pour sa bienfaisance et qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer par l'intermédiaire du P. de Ravignan. Il lui disait un jour :

J'ai souvent le cœur navré de ce que je vois, de ce que j'entends quand je vais chez les pauvres ! Ils blasphèment la Providence et maudissent les riches parce que la misère sévit affreusement dans les mansardes, tandis que dans les salons on oublie la présence de cet hôte terrible dont la main sème la haine et la démoralisation.

Aussi, Pauline est-elle bien convaincue que bon nombre de malheureux reviendraient au christianisme que, dans un moment de haine, ils ont abandonné, s'ils voyaient pratiquer les vertus de l'Évangile, si la piété, chez ceux qui se réclament de la religion, s'exprimait par les actes d'un réel dévouement. « Mais, ajoutait-elle, à l'indifférence, à l'égoïsme et au découragement qui nous glacent, l'incrédule peut-il croire que Jésus-Christ soit réellement notre trésor, notre espoir et notre soutien ? »

« Si l'on connaissait le don de Dieu, aimait-elle à redire, la société serait sauvée. » On comprendra dès lors que cette idée qui la pénétrait toute, à laquelle elle croyait de toute la ferveur de son zèle, devait prendre

corps dans une réalisation que Pauline appelait de tous ses vœux. Mais comment, sous quelle forme, allait-elle donner vie à son projet ?

L'œuvre qui allait lui faire verser tant de larmes — l'usine de Notre-Dame des Anges à Rustrel (Vaucluse) — n'avait été, dans ses désirs, que le moyen de réaliser ses idées généreuses. Pour comprendre les remèdes qu'elle désirait apporter aux maux de la classe ouvrière, il faut se remémorer ce qu'était la condition de l'ouvrier à cette époque. Dans un état de dépendance envers le patron, il était souvent exploité lorsque celui-ci était un spéculateur sans conscience qui en disposait à son gré, sans lui donner aucune garantie d'existence présente ou future, pas plus que la liberté nécessaire à la pratique de sa religion. Pauline souffrait de cet état de choses, et, ainsi que le fera trente ans plus tard Léon Harmel dans son village ouvrier du Val-des-Bois, elle conçoit dans ses grandes lignes le même programme que le grand industriel catholique du Nord.

> Chez l'ouvrier, écrivait-elle, la misère affaiblit peu à peu le courage et la vertu. Les personnes riches ne se doutent pas, au sein de l'abondance et de la sécurité, de ce qu'éprouvent un père, une mère, à qui des enfants demandent du pain, quand le travail manque ou que la maladie le rend impossible...
>
> J'ai compris le secret de tant de découragement et de tristesse, et je crois que pour ramener l'ouvrier à la pratique de la loi de Dieu, il faudrait d'abord ouvrir son cœur à la confiance et à la joie en lui donnant un peu de bonheur. C'est pourquoi j'éprouve un ardent désir d'opposer l'apostolat de l'amour et de la vérité aux efforts de la haine et du mensonge...
>
> Partout on méconnaît en l'ouvrier le plus précieux besoin de l'âme et du corps en lui imposant l'obligation d'un travail continuel. Comment restera-t-il vertueux si la prière et la famille lui manquent ?
>
> Privé de toute affection légitime, l'ouvrier qui est loin des siens souffre, se corrompt et en arrive à trouver sa tâche odieuse, insupportable, parce que la main de sa

femme ou de son enfant n'est pas là pour essuyer la sueur de son front... Que de fois ce douloureux aveu m'a été fait !

Depuis dix ans surtout, je cherche devant Dieu le moyen de remédier au découragement, à l'immoralité et à l'exaspération qui se manifestent de plus en plus dans les masses. Il me semble aujourd'hui qu'il faudrait d'abord rendre à l'ouvrier sa dignité d'homme en l'arrachant à l'esclavage d'un travail sans relâche; sa dignité de père, en lui faisant trouver les douceurs et les charmes de la famille; sa dignité de chrétien, en lui procurant, avec les joies du foyer, les consolations et les espérances de la religion. En un mot, je voudrais qu'on rendît l'époux à l'épouse, le père à l'enfant et Dieu à l'homme, dont il est le bonheur et la fin.

On obtiendrait doucement ce retour salutaire si l'on s'adressait tout d'abord au cœur de l'ouvrier, pour arriver ensuite à son âme. Quand le cœur est gagné par la reconnaissance, il s'ouvre de lui-même à la lumière qu'on veut y faire pénétrer.

C'est en vain qu'on essaie de moraliser le peuple en s'adressant à son esprit : les cris de la douleur ou de la haine étouffent les voix les plus éloquentes... Si vous voulez moissonner cent pour un, soulagez, aimez premièrement et moralisez après...

Ainsi pénétrée de ces vérités et trouvant que l'agglomération des ouvriers est une plaie sociale dont souffre la France, elle veut faire de cette agglomération même un moyen de salut. D'où ses projets qu'elle pensait appliquer à l'usine de Rustrel :

J'entrevis, écrit-elle, le moyen de former un établissement où des ouvriers vertueux pourraient en famille jouir des avantages d'un travail réglé avec prudence et rétribué suivant la justice, expérimentant que dans tout état créé par Dieu il y a des moyens faciles de salut.

Là, me disais-je, le père de famille verra ses enfants s'élever dans le cadre du foyer paternel sans être privés pour cela de l'éducation convenable à leur avenir.

Là, de bonne heure formé à la vertu et à l'assiduité au

travail, chaque enfant apprendra à honorer son père et sa mère et à porter avec joie le joug de la loi de Dieu.

Là, en attendant que l'enfant choisisse un état, quand l'âge sera venu, son travail sera rétribué de manière à encourager son assiduité et ses jeunes efforts en allégeant les charges de ses parents.

Plus tard, les chefs de l'établissement s'entendront avec les pères et mères pour aider ces enfants à entrer dans la carrière qui conviendra le mieux à chacun, soit qu'il soit appelé à succéder à ses parents pour continuer leur état, soit qu'ils aient (du moins quelques-uns) des talents supérieurs ou une vocation plus sainte. .

Et tout devra concourir pour éviter à l'enfance et à la jeunesse ces tristes chutes qui flétrissent la joie, ravissent la paix et, trop souvent, influent sur l'avenir tout entier de l'homme.

N'était-ce pas déjà l'orientation professionnelle? Comme rien n'échappait à sa sollicitude, elle pense également au ravitaillement et à la vie matérielle de cette petite colonie :

Des personnes veilleront à ce que la nourriture des ouvriers soit meilleure et moins coûteuse qu'en dehors de l'usine, et pour cela un boucher, un boulanger, un épicier seront attachés à l'établissement et ne vendront rien au-dessus des tarifs fixés par le conseil de ce même établissement...

Il y aura dans l'établissement des hommes de divers états, aux gages de l'entreprise, tels que charpentiers, menuisiers, tailleurs, cordonniers, etc., qui, tout en travaillant pour le personnel de l'usine, faciliteront l'apprentissage aux enfants des ouvriers de l'état qui leur conviendra le mieux sans qu'il en coûte rien aux parents.

Puis voici ces bienfaits de l' « école unique » avant la lettre.

Pour les enfants les mieux doués, et

afin de faire admirer les libéralités divines dans le génie de l'homme, on facilitera les études de l'artiste et de l'in-

génieur à ceux qui auront reçu des aptitudes remarquables pour ces sortes de carrières. Aucune voie approuvée par la religion ne se fermera devant eux.

Pauline songe même à l'utilisation de leurs économies :

La dot qu'ils auront amassée par leur travail contribuera à faciliter l'entrée du sanctuaire ou à leur donner les premières ressources d'un modeste ménage s'ils sont appelés à devenir chefs de famille destinés à remplacer leurs pères dans l'usine.

Le sort des vieux travailleurs et des invalides retient toute son attention :

Lorsque l'infirmité, la vieillesse ou quelque autre malheur auront rendu le travail impossible à l'ouvrier de Notre-Dame des Anges, il n'en sera pas moins abrité sous le toit de la grande famille, le vice et la paresse seront seuls exclus.

Elle n'oublie pas non plus d'assurer le bien-être aux travailleurs des champs et aux bergères des montagnes. Pour celles-ci, elle rêve d'élever sur la montagne où se trouve le sanctuaire de Notre-Dame des Anges une école religieuse où on les instruira.

Enfin, et par-dessus tout, elle prévoit que, dans cette cité modèle,

les ouvriers trouveront, avec la prospérité temporelle analogue à leur position, toutes les ressources et toutes les consolations de la foi. Tout sera combiné pour les amener à la pratique *libre* et *facile* de la loi de Dieu et de l'Église (1).

Une chapelle sera affectée à l'établissement, et, dans les écoles dirigées par un personnel religieux, tous les enfants recevront une éducation chrétienne.

(1) C'est nous qui soulignons.

En un mot, Pauline Jaricot voulait prouver par la prospérité de son entreprise « que la vertu ne nuit pas aux progrès de l'industrie », et elle eût été heureuse, par l'exemple de cette colonie modèle, de suggérer à d'autres industriels la pensée de créer de semblables établissements.

Si ces préoccupations sociales, inspirées de ce qu'on a appelé depuis avec une nuance péjorative le « paternalisme », et qui consistaient pour le patron à assurer à la fois le bien-être matériel et spirituel de l'ouvrier, nous paraissent aujourd'hui incompatibles avec nos conceptions modernes du patronat et du prolétariat, il faut néanmoins reconnaître ce qu'elles avaient de « hardi » à l'époque. Avant qu'un mouvement ne se soit officiellement dessiné en faveur des ouvriers, avant que l'Église, par la voix des Papes, n'ait parlé, une femme, aux intuitions géniales, trouvait dans son cœur l'inspiration qui lui dictait ce programme de justice et de bonté.

Écoutons-la, en juin 1845, dans une circulaire aux associés du Rosaire vivant, déplorer que « le développement du machinisme dérobe au travailleur son gagne-pain » :

> Pendant que les ouvriers de qui une grande partie des œuvres de charité tiraient leurs ressources sont ainsi ruinés, les heureux du siècle multiplient leurs besoins de jouissance; et la séduction de l'or étend son empire et augmente le nombre de ses victimes.
>
> Si la religion affranchit les esclaves de leur avilissement, pourquoi ne pas demander au Seigneur qu'il daigne empêcher, par une de ces ressources que sa puissance a tenues secrètes jusqu'au temps opportun, d'empêcher que ceux qui ont honoré leur vie par un travail constant, humble et soumis à ses ordres, *ne soient pas réduits à tendre leurs mains laborieuses vers l'opulence pour mendier quelques parcelles de son superflu* ?
>
> N'est-ce pas un vœu, que la bonté divine approuve, de souhaiter à l'ouvrier chrétien cette honnête médiocrité qui lui permette encore de faire l'aumône ? Et, en effet,

n'est-ce pas dans ce rang de la société qu'on trouve d'ordinaire plus de dévouement pour accomplir les grandes œuvres que la foi inspire ?

En s'exprimant ainsi, Pauline se souvient des générosités qu'elle a rencontrées jadis chez les humbles dévideuses et tisseuses en soierie de la paroisse Saint-Polycarpe. Celles-ci n'hésitaient pas, en effet, à prélever sur leur modeste budget le petit sou par semaine que la grande animatrice leur demandait pour alimenter les petits ruisselets de la belle œuvre naissante. Elle sait bien que, malgré les salaires plus élevés, on ne supprimera jamais les cas de maladie, de chômage ou d'accidents qui mettront à dure épreuve un budget familial, et que, dans ce cas-là, une entr'aide sociale sera rendue nécessaire. L'aumône, l'ouvrier la prendra sur son superflu, car il ne gagnera plus que le strict nécessaire, de manière à pouvoir aussi s'accorder en famille quelques plaisirs légitimes.

Mais une idée vraiment neuve, et qui ne devait se réaliser que de nos jours avec le succès que l'on sait, c'est l'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier. Elle croyait de toutes ses forces à l'efficacité des prières de ceux « qui, *désirant* et ne *pouvant* pas, font *mouvoir* et *vouloir* ceux qui sans cela ne voudraient pas ».

Nous lisons dans une lettre à son amie Mlle Maurin, datée du 3 décembre 1848 :

> Après s'être fortifiés dans le combat contre eux-mêmes, ils (les ouvriers) iront plus tard se mesurer contre les mêmes passions pour en délivrer leurs frères par la vertu toute puissante de Jésus-Ouvrier, roi et maître absolu de tous les cœurs.
>
> J'ai vu les effets et la puissance de ce zèle dans les âmes simples et droites avec lesquelles j'ai été, dès ma jeunesse, liée d'amitié et de bonnes œuvres. Les pieuses ouvrières, conseillères du Rosaire vivant, ont propagé, soutenu cette œuvre et exercé leur zèle en toute patience comme en

toute persévérance à l'égard des simples zélatrices et, par celles-ci, à l'égard de tous les membres de leurs familles.

Ces idées d'apostolat, elle veut les faire pénétrer dans le milieu de travail et pense qu'il faudrait pour cela

avoir un choix d'ouvriers craignant Dieu pour former un noyau solide perpétuel et bon esprit et transmettre de proche en proche l'accomplissement des lois de Dieu et de l'Église et les sages règlements établis dans les usines pour nourrir la foi, entretenir l'ordre, la régularité du travail, l'économie, la probité, l'esprit d'union, et surtout pour prévenir les abus et assurer la persévérance dans le bien.

Ne retrouve-t-on pas là, en germe, tout le programme du « Jocisme » ? Mais voici qu'elle le développe tout au long dans une autre lettre à la même amie :

Vous me demandez si ce n'est pas mon intention formelle de former, dans l'établissement de Notre-Dame des Anges, une pépinière d'ouvriers vertueux qui iront propager le bon esprit dans tous les ateliers où l'on sera bien aise de les recevoir pour cette fin, avec faculté de revenir dans leur établissement au sein de la famille.

Oui, je l'espère, le Seigneur, qui est infiniment bon, aura pitié de son peuple et daignera, sous les ailes maternelles de la Reine des cieux, rassembler un certain nombre d'ouvriers vertueux qui, au milieu de la perversité générale, ont toujours conservé la foi. Là, tout sera combiné pour que ceux qui sont ainsi bons deviennent tous les jours meilleurs et grandissent en la charité de Jésus-Christ notre Sauveur en même temps qu'ils se perfectionnent dans les travaux de leur état, l'exactitude et l'assiduité au travail étant une condition absolue pour demeurer dans l'établissement.

Un jour, amie, ces chers ouvriers ou leurs enfants seront à même d'aller au milieu d'autres usines (dont les maîtres les demanderont) afin d'être à leur manière pêcheurs d'hommes, non comme Pierre ou Jean, fils de Zébédée, par la parole, ce qui n'appartient qu'à l'Église

enseignante, mais par la force du bon exemple et l'empire de la charité qui prie Dieu et rend service au prochain, aidant les faibles, supportant, ou plutôt prévenant avec toutes sortes d'égard les pauvres pécheurs pour les ramener à Dieu.

Ainsi faisant, par l'esprit de Jésus-Christ, du bien à tous, j'ai la confiance qu'il plaira au Seigneur de bénir les efforts constants de leur charité et que, peu à peu, beaucoup de pauvres ouvriers que les mauvaises doctrines ont égarés et que l'infortune a aigris retrouveront, par les bons conseils d'un ou de deux hommes de leur classe qui seront allés dans leur chantier, le chemin du salut.

Ils ne se plaindront plus d'être trompés par ceux qui leur promettaient le bonheur, ceux qui auront été rendus aux lumières de la foi et aux espérances de la vie éternelle dont nos pères avaient un avant-goût dans la tranquillité de leur foyer.

Ils mangeront, il est vrai, comme eux, le pain de chaque jour à la sueur de leur front, mais ils le mangeront dans la joie des affections d'une famille que la même foi, la même espérance, la même charité, la même obéissance à la loi de Dieu unit intimement.

Et alors, qu'on ne craigne point que ceux qui auront retrouvé la paix de la conscience envient jamais les lambris dorés, la puissance et la gloire ! Non ! tous ces avantages, par lesquels un Dieu infiniment juste récompense sur la terre des vertus terrestres, ne tenteront plus ceux à qui le désir du ciel aura été rendu. La foi apprend quel cas l'on peut faire de ce qui passe.

A ceux qui s'étonneront de mon espérance, j'oserais dire : Croyez bien que, dans les pauvres ouvriers, il y a plus de bon qu'on ne pense. Dans beaucoup, la foi n'est pas morte, mais elle est endormie. Et il ne faut qu'un peu de cette puissance de la grâce provoquée par la charité et le zèle de quelques enfants de Dieu pour la réveiller. Il me semble que, pour beaucoup de pécheurs égarés (surtout dans la classe ouvrière), ce sont les mauvaises doctrines qui ont comme éteint la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu dans leur cœur; mais qu'il suffirait de faire ce qui fut fait pour rallumer le feu sacré qui avait été jeté dans le puits (Cf. II Macchabées, 1, 19-36), c'est-à-dire

étendre devant Dieu, par des prières ardentes, cette boue sur l'autel. Et alors le Soleil de Justice, par un de ses rayons brûlants, viendrait rallumer ce feu éteint pour consumer les holocaustes, c'est-à-dire toutes ces passions qui rendent l'homme si misérable sur la terre.

Après tout, pourquoi n'essaierait-on de rallumer, par cet apostolat de charité, la religion dans la masse ? Comment font les missionnaires dans les pays où les hommes se mangent les uns les autres ? Quelle puissance, sinon celle de la charité, de la patience, de la prière et de toutes sortes de bons procédés inspirés par Jésus-Christ, change ces peuples et en fait d'humbles et fervents chrétiens ?

A ceux qui s'étonneraient encore de mon espérance, je dirais : « Veuillez vous souvenir du grain de sénevé, de la parabole du levain. Croyez que le ferment du zèle, que le germe précieux de la charité ont une force capable d'opérer un changement heureux sur toute une masse, et, par de petits procédés, d'opérer de grandes choses pour son véritable bonheur. »

Amour du prochain, ferveur pour l'apostolat, confiance en Dieu, le tout lié par une sagesse éclairée dont elle ne se départit jamais. La grande chrétienne qui avait tant à cœur son « Œuvre de régénération des classes ouvrières » ne mérite-t-elle pas de devenir un jour, si l'Église la place sur les autels, la patronne des « jocistes », de ceux que, dans une claire vision, elle eût souhaités comme exécuteurs de ses pensées, et qui tiennent une si grande place dans le mouvement social catholique que la sainte lyonnaise appelait de tous ses vœux.

Yvonne Pirat.

Saint Augustin

L'unité des chrétiens dans le Christ

(*Suite*)

La voix du Christ et de l'Église

Cette voix, c'est la voix douce et familière aux oreilles de l'Église : voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ et voix de son corps. Voix de l'Église souffrante et voyageuse sur la terre, vivant parmi les dangers que lui font courir ceux qui la maudissent et ceux qui la flattent (En., LVII, 5).

Le Christ se proclame lui-même l'époux et l'épouse. Pourquoi se dit-il l'époux, pourquoi se dit-il l'épouse, sinon parce que de deux ils seront une seule chair ? S'ils sont deux dans une seule chair, pourquoi pas deux dans une seule voix ?

Que le Christ parle donc, car l'Église parle dans le Christ, et le Christ parle dans l'Église, le corps dans la tête, et la tête dans le corps (II En., XXX, 4).

C'est le Christ qui enseigne. Il a sa chaire dans le ciel... Son école est sur la terre, et son école c'est son corps. La tête enseigne ses membres, la langue parle à ses pieds. C'est le Christ qui enseigne : écoutons, craignons, accomplissons (*De disciplina Christ.*, 15).

Le Christ s'évangélise lui-même. Oui, il s'évangélise dans ses membres actuellement existants afin d'amener

à lui d'autres hommes, et que s'approchent ceux qui étaient éloignés, et qu'ils soient associés à ses membres par qui est prêché l'Évangile : afin qu'il n'y ait qu'un seul corps dans une seule tête, dans un seul esprit, dans une même vie (En., LXXIV, 4).

La parole du Christ ne retentit pas seulement dans le monde par la voix de l'Église, qui est sa propre voix; elle se fait aussi entendre dans l'intime des cœurs.

C'est le propre de la tête de parler au nom des membres (En., CXL, 3). Le Christ a (donc) voulu parler en nous, lui qui a daigné mourir pour nous (En., CXLII, 3). Écoutons donc parler ainsi le Christ... qui habite au dedans de nous, dans notre homme intérieur, puisqu'il daigne y demeurer par la foi. Il n'est point, en effet, absent de nous (En., CXL, 3, 7).

Cette unique voix du Christ tantôt parle en la personne de ses membres, tantôt de son propre chef, en tant que notre tête. Parfois elle exprime ce qui convient à la tête, et parfois ce qui convient au corps.

Or, quelquefois vous rencontrez des paroles (de l'Écriture) qui ne conviennent pas à la tête, et si vous n'en faites pas l'application au corps, votre intelligence vacillera. D'autres fois, vous trouvez aussi des paroles qui ne conviennent pas au corps, et c'est cependant le Christ qui parle. En ce dernier cas, il n'y a chance d'erreur pour personne : chacun s'empresse, en effet, d'appliquer à la tête ce qu'il voit ne pas convenir au corps.

Le Seigneur lui-même, pendant à la croix, a dit au nom de son corps : « Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Dieu n'avait pas abandonné le Christ, duquel il ne fut pas abandonné. Ni le Christ, en effet, n'est venu à nous à condition qu'il dût abandonner le Père, ni le Père ne l'a envoyé en l'obligeant à se séparer de lui. Mais parce que l'homme s'est séparé de Dieu par le péché de cet Adam

qui, alors qu'il lui était habituel de se réjouir de la face de Dieu, s'enfuit loin de sa joie, effrayé par la conscience de sa faute, et parce que Dieu abandonna réellement l'homme qui avait abandonné son Dieu, le Christ, après avoir pris chair de cet Adam, a parlé au nom de cette même chair : parce qu'alors notre vieil homme fut attaché avec lui à la croix (Rom., VI, 1. — I En., LVIII, 2).

Ces paroles : « O Dieu, mon Dieu, regardez-moi, pourquoi m'avez-vous abandonné? » le Christ les dit par la bouche de son corps qui est l'Église. Il les dit par la bouche de l'infirmité de la chair de péché, infirmité de la chair qu'il a transfigurée en la chair qu'il a prise de la Vierge Marie, et qui ne porte que la ressemblance de la chair de péché. Ces paroles, l'Époux les profère par la bouche de son épouse parce qu'il se l'est en quelque façon étroitement unie (En., CXL, 18).

Or, toute prophétie tantôt parle du Christ comme si elle mettait en relief la tête seule; et, d'autres fois, de la tête elle passe au corps, c'est-à-dire à l'Église; et cela sans changement apparent de personne : parce que la tête ne se sépare du corps, mais parle au nom d'un seul...

Ainsi Notre-Seigneur était sans péché, et cependant, au premier verset du psaume XXI, il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Le cri de mes péchés éloigne de moi le salut. »

Vous voyez bien ce qui est dit de la personne de la tête, et ce qui l'est de la personne du corps. Les péchés sont de nous; la Passion endurée pour nous concerne la tête : mais eu égard à cette Passion de la tête pour nous, aussitôt se trouve payée la dette qui nous revenait de nos péchés (En., XC, 1).

La protection du Christ

Au sein de cette unité miraculeuse, en vertu de la toute-puissance divine s'opère donc un admirable et tout miséricordieux échange : le Christ nous communique ses biens,

nous lui passons nos misères et la dette de nos péchés. C'est ainsi qu'au sein du Corps mystique s'accomplit la rédemption : notre Sauveur est humilié, crucifié, et nous sommes transfigurés, divinisés, mis en possession des biens éternels, qui sont la dot et l'apanage du Christ.

Car le Sauveur s'est rendu faible jusqu'à la mort, et il a pris une chair d'infirmité pour rassembler sous ses ailes les poussins de Jérusalem ainsi qu'une faible poule fait avec ses petits.

Chez aucun autre oiseau, en effet, nous n'avons jamais vu pareille chose... Comment la poule a-t-elle cette particularité? Certes, je parle d'un fait banal, qui tous les jours se passe devant nous. Comment son cri devient-il rauque, comment son corps se hérisse-t-il tout entier? Ses ailes sont pendantes, ses plumes écartées, et vous voyez chez elle par rapport à ses petits je ne sais quoi de malade : et c'est à cette infirmité que se reconnaît son amour maternel. Pourquoi donc, sinon à cause de cela, le Seigneur a-t-il voulu se comparer à une poule quand il a dit dans la sainte Écriture : « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » (Matth., XXIII, 37.)

Or, le Seigneur a rassemblé toutes les nations, comme la poule ses poussins, lui qui pour nous s'est fait infirme, recevant de nous — c'est-à-dire du genre humain — sa chair; crucifié, bafoué, souffleté, flagellé, suspendu au bois (de la croix), percé d'un coup de lance. Dès lors, tout cela fut le résultat de sa maternelle infirmité, non celui de la perte de sa divinité.

Quand donc le Christ était dans cet état, et, comme tel, objet de mépris, pierre d'achoppement, pierre de scandale, et qu'à cause de cela beaucoup se tournèrent contre lui; quand donc il était ainsi, et avait — à l'exception cependant du péché — revêtu notre chair, il fut rendu participant de notre infirmité, non de notre iniquité : afin que, par le fait d'avoir pris avec nous sa

part d'infirmité, il payât la rançon de notre iniquité...

C'est donc l'égal du Père qui s'est rendu tel que je viens de dire. Et pourtant il faut le reconnaître dans cette faiblesse, non par la vision, mais par la foi : afin de croire au moins ce que nous ne pouvons voir encore; et qu'en croyant à ce que nous ne voyons pas nous méritions de le voir en vérité (I En., LVIII, 10).

Si l'amour a porté Dieu à telle extrémité de miséricorde, que ne devons-nous pas attendre de la bonté du Christ? Saint Augustin ne se lasse pas de nous décrire les merveilles de la rédemption, que l'analogie du Corps mystique met en un singulier éclat.

Voilà quelle majesté et quelle égalité avec le Père est descendue dans la chair! Voilà combien nous avons été aimés avant que nous n'aimions Dieu ! Si donc avant d'aimer Dieu nous avons été aimés de lui, au point qu'à cause de nous il ait fait homme son Fils égal à lui-même, que nous réserve-t-il maintenant que nous l'aimons? (En., LXII, 11).

Il nous prend d'abord sous sa protection, « à l'ombre de ses ailes ».

« Il vous mettra à l'ombre sous ses épaules, et sous ses ailes vous serez plein d'espoir » (Ps. XC, 4). Le psalmiste parle ainsi pour vous apprendre à ne pas chercher votre protection en vous-même, à ne point croire que vous soyez capable de vous protéger. Dieu vous protégera pour vous délivrer; et il vous délivrera des pièges des chasseurs et de la parole mordante... De part et d'autre, ses ailes vous placent au milieu d'elles, et vous ne craindrez pas que nul puisse vous nuire. Gardez-vous seulement de sortir de cet abri où aucun ennemi n'ose pénétrer! Si la poule protège ses poussins sous ses ailes, combien plus serez-vous à l'abri sous les ailes de Dieu, surtout contre le démon et ses anges, puissances de l'air qui, comme des éperviers, volent en décrivant des cercles afin de s'emparer du faible poussin (En., XC, 5).

Mais la grande loi de notre rédemption, et qui découle de notre unité vivante avec le Christ, est la loi de coopération : le Seigneur ne nous protégera sous ses ailes que si, correspondant à sa grâce, nous venons nous réfugier sous leur ombre.

« Jérusalem! Jérusalem! que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! » Cette Jérusalem ne l'a pas voulu ; nous, sachons le vouloir. Jérusalem fuyant les ailes de la poule et présumant de ses forces alors qu'elle était faible a été ravie par les puissances de l'air. Pour nous, avouant notre faiblesse, fuyons sous les ailes de Dieu, car il sera pour nous comme une poule qui protège ses poussins (En., xc, 5).

Nous vivons au milieu des persécutions, et nous avons pour perpétuel ennemi le diable avec ses anges : mais n'ayons pas peur. Les démons et ses anges sont comme des milans : tenons-nous sous les ailes de cette poule, et le diable ne peut nous atteindre, car la poule qui nous protège est forte. Elle s'est rendue faible à cause de nous, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sagesse même de Dieu, est fort en elle (En., lxii, 17).

Mais l'action du Christ sur nous n'est pas seulement extérieure, sa grâce, qui nous est communiquée au sein du Corps mystique par la diffusion de son Esprit, opère en chacun des membres vitalement unis une spirituelle transformation :

« Que mon cœur soit irréprochable dans vos lois, afin que je ne sois point confondu. » Nous retrouvons ici la voix du corps du Christ, c'est-à-dire de son peuple saint; et elle demande en ce moment que son cœur, c'est-à-dire le cœur de ses membres, soit rendu irréprochable : dans les lois de Dieu, non dans les forces de ses membres...

Le cœur des membres et du corps du Christ devient donc irréprochable par la grâce de Dieu, par la tête même de ce corps, c'est-à-dire par Jésus-Christ Notre-

Seigneur; par le bain de la régénération où sont détruits tous nos péchés passés; par le secours de l'Esprit grâce auquel nous avons des désirs opposés à ceux de la chair afin que nous ne soyons pas vaincus dans le combat que nous avons à soutenir; par la vertu de l'oraison dominicale dans laquelle nous disons : « Remettez-nous nos dettes » (Matth., VI, 12).

C'est ainsi que, par le don de la régénération qui nous a été fait, par le secours qui est apporté dans la lutte, par la prière répandue devant Dieu, notre cœur est rendu irréprochable afin que nous ne soyons point confondus; et cela se rattache aux lois de Dieu, puisque parmi ses autres commandements se trouve ce précepte : « Remettez, et il vous sera remis; donnez, et il vous sera donné. » Toutes nos fautes sont effacées quand, d'un cœur sincère et avec une entière confiance, nous disons à celui qui voit : « Remettez-nous ainsi que nous remettons... » Et qui remet? qui donne? N'est-ce pas la charité? Et d'où la charité vient-elle, sinon de l'Esprit-Saint? qui nous a été donné? C'est à lui qu'avec raison nous disons : « Vous êtes ma miséricorde » (Rom., V, 5; Ps. CXLIII, 2. — En., CXLIII, 7).

Tous ces biens nous viennent de notre participation aux mérites du Christ, puisque entre le corps et la tête règne une parfaite solidarité et communauté de vie.

Notre tête est le Christ Sauveur assis à la droite du Père, qui est né pour nous de la Vierge, et qui, sous Ponce Pilate, a souffert les tourments que vous savez; lui qui, par son sang innocent répandu, notre rançon, nous a rachetés, coupables, de la captivité dans laquelle nous étions retenus par le diable; nous remettant nos péchés, et effaçant de son propre sang, prix payé pour nous, l'acte par lequel nous étions tenus débiteurs (Col., II, 14. — En., CXXXVIII, 2).

Jésus-Christ, en effet, n'est qu'un seul homme avec sa tête et son corps, le Sauveur du corps et les membres du

corps, deux en une seule chair, en une même voix, en une même souffrance; et plus tard, quand l'iniquité aura passé, en un seul repos (En., LXI, 4).

Faits participants de tous les états du Sauveur, recevant par cette communication de vie toute la vertu de sa grâce et toute la sainteté de son âme, mystiquement identifiés à lui, souffrant avec lui, justifiés en lui, nous aurons part, nous aussi, à sa béatitude. Il nous donne la victoire sur la mort et la certitude de la résurrection.

Le genre humain avait vu l'homme mourir; il ne l'avait pas vu ressusciter. Ainsi avait-il une raison de craindre et peu de motifs d'espérer. Afin donc que celui qui, pour notre instruction, fit la crainte de la mort, nous octroyât comme gage d'une vie future éternelle l'espérance de la résurrection, Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité le premier. Mort après de nombreux hommes, il est ressuscité avant tous. Il a souffert en mourant ce que beaucoup avaient déjà souffert; il a fait en ressuscitant ce que nul n'avait accompli avant lui.

Or quand l'Église recevra-t-elle pareil don sinon à la fin du monde? Ce que les membres espèrent s'est déjà réalisé dans la tête...

Que l'Église dise donc à Jésus-Christ, son Seigneur; que le corps dise à la tête : ... « J'étais sans espoir sur la terre, et je ne croyais pas que je dusse ressusciter. Maintenant seulement je le crois, parce que ma tête est montée au ciel; où la tête a précédé, les membres suivront » (En., XC, 4). Le Christ qui parle dans son corps, c'est-à-dire dans son Église, s'est déjà uni à l'éternité de Dieu. En la tête, il a marché devant; il se suit lui-même dans le corps (En., XCI, 10).

« Chantez au Seigneur, vous ses saints! » (Ps. XXIX, 5.) Puisque votre tête est ressuscitée, espérez, ô membres, ce que vous voyez en votre tête; ô membres, espérez ce que vous avez cru de votre tête. C'est un ancien et véridique proverbe : « Où est la tête, là sont aussi les autres

membres. » Le Christ est monté au ciel, où nous devons le suivre. Il n'est point resté aux enfers; il est ressuscité, et désormais il ne meurt plus. Quand nous ressusciterons nous aussi, alors nous serons immortels. Vous donc qui avez ces promesses, vous ses saints, chantez au Seigneur... » (II En., XXIX, 14). Gémissez du présent; chantez en pensant à l'avenir. Priez à cause de la souffrance; chantez à cause de l'espérance ! (II En., XXIX, 14, 16.)

C'est du sein de sa gloire que le Christ ne cesse de donner à son Église des témoignages de son amour ; de là, il la comble de dons, et lui envoie surtout son Esprit, qui la gouverne et la soutient dans sa marche vers l'éternelle cité.

Dans le sein de la Vierge, il a pris comme arrhes la chair humaine. Sur la croix, il a versé son sang, dot précieuse infiniment. Dans sa Résurrection et dans son Ascension, il a corroboré le contrat de son mariage éternel. « Il est en effet monté sur la hauteur, il a amené des captifs, il a fait des dons aux hommes » (Ps. LXVII, 19). Quels dons ? Le Saint-Esprit, par lequel la charité ayant été répandue dans les âmes humaines, l'Église s'est trouvée inséparablement unie au Christ ainsi qu'à son époux (Serm. CCCLXXXII, 2). L'Église, c'est-à-dire le peuple que Dieu s'est acquis (I Petr., II, 9); l'Église qui est incorporée au Christ, et qui, par lui, reçoit en héritage la vie éternelle, pour, dans cette union, trouver le bonheur (In Joan., CXXII, 2. — En., V, 1).

(*Textes colligés et traduits par* M. l'abbé JOSEPH BOUTET, Oblat S. B.)

BILLET D'APOSTOLUS

L'intelligence des signes

Quelle attitude faut-il avoir en présence des « signes » et des « indications providentielles » ? Nous entendons par ces mots les événements qui paraissent à la conscience religieuse des appels de Dieu ou des réponses faites par Dieu afin de lui indiquer les voies qu'elle doit suivre.

On ne peut contester que Dieu nous parle et qu'Il ne nous laisse pas sans lumière sur notre conduite. Mais il faut observer que Dieu nous parle de deux manières bien différentes, dont l'une est essentielle, claire et constante, et dont l'autre est accidentelle, mêlée d'obscurités et intermittente.

1° *Le premier langage de Dieu est celui de la conscience, qui n'est pas autre chose que la raison en tant qu'elle s'applique à la pratique.*

2° *Le second langage de Dieu est le langage des signes. Et ces signes eux-mêmes sont de deux sortes :*

a) *les signes* intérieurs, *qui sont les appels, les attraits, les inspirations ;*

b) *les signes* extérieurs, *qui sont les événements, les accidents, les rencontres et tous les hasards de la vie.*

Or, qu'il soit intérieur ou extérieur, tout signe est par lui-même clair-obscur. En d'autres termes, il exige une interprétation. Cette interprétation se fait à la lumière de la raison et de la conscience et d'après les règles générales de la prudence. Nous allons indiquer comment.

Considérons d'abord les signes intérieurs :

L'attrait *ne peut pas être considéré comme ayant une valeur absolue, car, s'il peut nous renseigner sur nos tendances les plus fondamentales et par là nous éclairer sur notre véritable nature, il peut aussi refléter un penchant momentané de notre sensibilité. Il est de fait qu'on se trompe souvent sur ses propres capacités, soit qu'on exagère ses talents, soit, au contraire (comme cela arrive à certaines natures timides), qu'on les diminue ou qu'on les ignore. C'est pourquoi le critère de l'attrait doit être complété par celui de* l'aptitude, *nous entendons par là une capacité qui se traduit par des effets contrôlables et qui se révèlent à plusieurs. Cette distinction de* l'attrait *et de* l'aptitude *jette une vive lumière sur le discernement des vocations.*

Considérons maintenant les signes extérieurs, qui sont les événements, et demandons-nous à quelles conditions nous pouvons affirmer qu'un événement peut révéler la volonté divine :

1) *il y a des cas qui ne sont pas ambigus :*

Ce sont les cas de « force majeure » ou de nécessité, par exemple : un accident, une mort, avec cette réserve

que le signe sera d'autant plus net que notre liberté n'interviendra pas dans l'événement; si je tombe dans un précipice pour avoir été imprudent, l'accident sera bien un signe que Dieu l'a voulu, mais ce signe sera beaucoup moins pur qu'un événement où l'imprudence n'aurait point eu sa part. C'est ici le lieu de rappeler cette pensée de Pascal : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! comme nous devrions leur obéir de bon cœur : la nécessité et les événements en sont infailliblement. »

2) *Considérons maintenant les cas douteux, les signes ambigus :*

Ce sont ce qu'on appelle les hasards, *exemple : les rencontres, les occasions. Ici l'interprétation des signes exige une grande prudence, car, lorsque nous avons un désir violent (conscient ou inconscient) qu'un événement se produise, ou mieux encore lorsque, ayant déjà pris implicitement une décision et gardant encore quelques doutes sur sa valeur, nous souhaitons recevoir un dernier acquiescement, alors nous sommes invinciblement portés à fabriquer des signes, c'est-à-dire à donner une valeur pour ainsi dire angélique à des événements dépourvus de signification : c'est ainsi que naissent toutes les pratiques superstitieuses, comme de regarder le vol des oiseaux, de consulter la Pythie. Lorsqu'on a une volonté profonde d'agir dans un certain sens et qu'on garde pourtant certains scrupules d'obéissance, que ce soit envers le destin (comme disaient les anciens), que ce soit envers la volonté divine (comme le pensent les chrétiens), alors on cherche inconsciemment à faire concorder son désir avec le désir divin afin de canoniser ses propres tendances et pour que, obéissant à soi-même, on ait la conscience d'obéir à Dieu. C'est à ce moment-là que l'âme humaine voit très facilement des signes partout :*

Une veuve, dit-on, avait quelques scrupules à se rema-

*rier. Par un dernier mouvement de fidélité envers son premier époux, elle se rendit sur sa tombe et lui demanda à haute voix la permission de convoler en d'autres noces. Comme elle ne recevait pas de réponse : « qui ne dit mot consent », se dit la veuve, et elle repartit l'âme contente. Des faits de ce genre se produisent très souvent dans les mariages. Un jeune homme chrétien qui veut se prouver à lui-même que telle jeune fille lui est destinée, alors que le bon sens et la prudence ne sont pas pour lui, trouvera toujours des signes. Il dira, par exemple : « Je l'ai rencontrée tel jour par hasard : si Dieu ne me la destinait pas, Il ne me l'aurait pas fait rencontrer. » Les devineresses et les cartomancienne*s, *qui ont de nos jours encore tant de clients, ne procèdent point autrement : quand on vient les consulter, elles annoncent toujours à leur client que l'événement désiré leur arrivera. L'histoire des sectes et des hérésies nous offre plusieurs cas de ce genre, tel, par exemple, le célèbre miracle de la Sainte Épine qui, aux yeux des Jansénistes, semblait un signe divin pour autoriser la résistance au Pape.*

Disons aussi un mot d'un phénomène psychologique très fréquent que nous appellerons la « fausse consultation ». Pour mettre fin à une indécision, ou plutôt pour garantir par un appui extérieur une décision implicitement prise, on recourt au conseil et on se dit à soi-même : « Je ferai ce que me dira mon conseiller. » Mais pour que le conseil soit vraiment un conseil, il faut deux conditions requises :

1) *que la personne choisie soit prudente et désintéressée;*

2) *qu'elle soit correctement informée.*

Or il est très difficile d'informer impartialement un conseiller sur les problèmes qui nous concernent nous-

mêmes. Nous posons souvent à nos directeurs des questions qui impliquent la réponse. Il est clair que ces réponses ne sont à aucun titre des signes.

Comment reconnaître un signe véritable?

1) *à des conditions* négatives et essentielles *:*
Dieu ne peut pas contredire Dieu; or la voix officielle, certaine, commune, constante, par laquelle Dieu nous parle, c'est la raison, *c'est* la conscience. *Il faut remarquer ici que Dieu nous a soumis, pour le bien commun, à certaines* autorités particulières*; telle est, par exemple, l'autorité familiale, l'autorité professionnelle et, dans la mesure où nous faisons partie par libre choix de certaine société culturelle ou apostolique, l'autorité spirituelle. Un signe divin ne peut point aller contre l'autorité de la conscience. Il y a les plus grandes chances pour qu'un signe divin n'aille pas contre les autorités naturelles ou consenties auxquelles nous sommes soumis. En d'autres termes, il est hautement improbable que Dieu commande à un fils mineur de désobéir à ses parents, à un soldat de trahir, à un religieux de ne tenir aucun compte de son supérieur. Lorsqu'un signe se présente pour nous délier d'une autorité naturelle, comme ce fut le cas pour Jeanne d'Arc et dans certaines vocations extraordinaires, il faut que ce signe soit éblouissant, qu'il soit répété et qu'il vienne offusquer nos attraits naturels. Dans les autres cas, il faut se défier d'un « signe » qui nous porterait à rejeter l'avis prudent et raisonné de nos chefs, quels qu'ils soient.*

2) *Des conditions* positives. *L'Évangile dit qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, et l'Église applique cette maxime au discernement des esprits. Comment reconnaître, par exemple, qu'un état mystique, un attrait par-*

ticulier, une vocation extraordinaire procèdent de l'esprit de Dieu?

Nous avons vu dans le précédent paragraphe qu'il fallait d'abord que ces communications divines ne contredisent en rien aux données des raisons de la conscience et de la vérité révélée. Mais il faut aussi une seconde condition : c'est que la personne qui affirme avoir reçu ces grâces ou ces vocations spéciales progresse en valeur humaine, en vertu et en influence salutaire dans la mesure même où elle obéit à ces communications extraordinaires. *Si l'obéissance à ce que nous croyons être un signe divin accroît dans notre âme la paix, si elle nous permet de mieux remplir les devoirs de notre état et d'être de meilleurs ouvriers pour la propagation de l'Évangile, si elle développe en nous la charité et ses fruits, qui sont la patience, le support mutuel, l'esprit de concorde et d'unité, alors nous pouvons conclure que les signes viennent de Dieu. Alors se développe en nous l'intelligence des signes, et de même qu'une conscience habituée à se laisser conduire par l'esprit propre voit partout des signes qui nourrissent son indépendance, de même une conscience habituée à se laisser conduire par l'esprit de Dieu discerne dans les événements des signes qui accroissent sa dépendance à l'égard de cet Esprit divin.*

APOSTOLUS.

Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail

Parc des Princes : 25 juillet : arrivée du Tour de France 1937... Lapébie vainqueur.

Parc des Princes : 18 juillet : Congrès du X^e^ anniversaire de la J.O.C. Fête du travail. Messe solennelle. Grande assemblée jubilaire.

A huit jours d'intervalle, quelle différence inouïe de programme, d'enthousiasme, de public!

On ne s'attend pas à ce que nous fassions ici l'apologie ou la critique du Tour de France. C'est l'autre manifestation qui doit nous retenir; et pour cause.

Nous voudrions dire en quelques mots l'hommage merveilleux, incomparable, qui y fut rendu au Christ, à son Évangile et à son Église.

Parce que, plus haut que le triomphe éclatant que fut pour un mouvement vieux de dix ans à peine cette mobilisation pacifique de milliers et de milliers de membres; plus clair que cet éclat de jeunesse et de fraîcheur et de gaieté; que cet espoir surtout que criait aux échos de la grande ville, étonnée et heureusement surprise, la présence de tant de jeunes gens et de jeunes filles qui passaient rapides, disciplinés et souples, mais sachant où ils allaient et pourquoi ils venaient; plus forte encore que la joie très légitime qu'ils pouvaient éprouver, eux, les intéressés, à se voir si nombreux, à se sentir si unis, alors que, dix ans plus tôt, la J.O.C. n'existait même pas en France; plus haut et plus beau et plus fort que tout cela, il y a une leçon extraordinairement riche, et réconfortante aussi, qui se dégage pour le chrétien, et qu'il serait impardonnable de ne pas souligner.

Dans ce stade neutre, souvent païen ou paganisé, il s'est trouvé des milliers, soixante, soixante-dix mille jeunes tra-

vailleurs et jeunes travailleuses, tous salariés, des vrais, — il suffisait de regarder leurs traits, de voir leurs mains, ou d'entendre leurs réflexions, — des jeunes qui gagnent leur vie et pour qui le travail n'est pas un jeu ou un délassement; pour qui aussi, trop souvent, le chômage est une réalité terrible qui marque leur vie et courbe déjà leurs épaules, il s'est trouvé ce jour-là des jeunes ouvriers par milliers pour acclamer le Christ, pour chanter leur foi en Lui, pour proclamer leur idéal chrétien, et pour promettre à nouveau, solennellement, de rendre toute la classe ouvrière à son Dieu.

Et les blasés, les défaitistes, les sempiternels douteurs (à supposer que quelques-uns d'entre eux aient pu se glisser dans cette foule enthousiaste) ont dû éprouver un choc à ce spectacle inattendu pour eux.

Dans ce stade il y eut en effet, et avant tout, une présence dont très vite on prit conscience : quelqu'un... l'architecte de la Cité qui se construisit symboliquement dans la fête nocturne du samedi. Quand son souvenir fut évoqué par la voix grave et chaude du speaker, le souvenir de « cet ouvrier qui marche au même pas que nous, dans tous nos cortèges; qui n'est d'aucune province, mais semble chez lui partout »; de « ce compagnon dont la voix rend nos cœurs brûlants, tandis qu'il nous parle; qui peine avec nous, est de tous les métiers, mais semble vêtu en charpentier »; de « l'architecte de la Cité si bien bâtie; de celui qui fera vivre et durer la cité qui ne veut pas mourir »; dès la première réponse de la foule : « C'est Lui », le grand nom était dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres; le nom qui montait toujours plus fort et finissait, triomphal.

Dès ce moment, le rassemblement de ces jeunes avait pris tout son sens, car leur Maître était là, *présent*.

Présent, il le fut réellement, physiquement, sacramentellement le lendemain, à cette messe si émouvante par tout son cadre; par l'humble célébrant, petit apprenti de 1927, tout jeune prêtre nouvellement ordonné de 1937, qu'accompagnait jusqu'au pied de l'autel une simple femme du peuple, sa maman; par l'assistance unique des quatre cardinaux et des trente-huit évêques; par les drapeaux qui, tout autour du podium sur lequel s'élevait l'autel, apportaient dans leurs plis l'hommage des fédérations lointaines et des pays voisins.

Mais comme tout cela : autel, drapeaux, clergé, célébrant, disparut bientôt devant l'action qui se célébrait et le mystère qui se renouvelait.

Quand, à la consécration, dans ce stade dont les lignes, en s'évasant, dessinaient comme une immense coupe, un calice aux parois vibrantes, le Christ descendit au milieu de ses enfants, de ces jeunes chrétiens dont beaucoup déjà avaient souffert pour Sa cause, une émotion profonde étreignit l'assistance qui, toute, se sentit engagée dans le sacrifice sublime renouvelé en mémoire de Lui.

Comme on était loin de l'assistance banale, correcte et froide dont tant de fidèles font à leur Dieu l'aumône dominicale. « Seigneur », disait le lecteur, « par les mains du prêtre, c'est tout le peuple qui vous offre votre Fils bien-aimé, Jésus-Christ, avec tous ses membres, les chrétiens : de toutes classes, de toutes races, de toutes nations ; avec notre chef, le Pape ; avec nos évêques et nos prêtres. Que par Lui, avec Lui, en Lui, vous soient rendus par toute la création honneur et gloire. » Quelle communion profonde avec le Christ, prêtre et victime ; et comme on sentait, avec quelle joie d'ailleurs, que Seul Il traduisait, en perfection, l'intense désir de louange et d'amour que les âmes éprouvaient, mais se sentaient incapables d'exprimer et de dire comme elles auraient voulu.

Et cette présence du Maître demeura encore, invinciblement évoquée par la croix qui, de sa masse harmonieuse, domina toute la journée le stade où se déroula le chœur parlé.

Votre Congrès doit être le triomphe du Christ, avait-on dit depuis de longs mois aux jocistes ; il devra témoigner à la face du monde que pour ce Chef-là, des milliers de jeunes travailleurs savent s'enthousiasmer encore, se vouer corps et âme à son service et se dresser fiers de lui appartenir.

Les grandes journées des 17 et 18 juillet n'ont pas failli à leur promesse.

Mais comme elles ont aussi, à leur façon, rendu hommage à l'Évangile et à l'Église !

C'est sur ce point que nous nous permettrons de nous attar-

der un peu; restreignant même sa portée à cet aspect très spécial de la doctrine chrétienne et de l'enseignement de l'Église qui concerne le travail.

Sans doute, le Congrès jubilaire a été plus que l'exaltation du travail. Il a été la fête des travailleurs, la solennelle et enthousiaste proclamation de la jeunesse ouvrière chrétienne : et ceci, forcément, déborde le cadre du seul travail.

C'est pourquoi le message jociste, développé au cours du chœur parlé, a chanté le travail, mais il a redit aussi toute la dignité du jeune chrétien; et il a exalté également la noblesse du foyer, les fiançailles jocistes et les foyers nouveaux qui seront pour la classe ouvrière de demain le réservoir le plus sûr et le plus pur de vie et de bonheur. Le programme jociste est large comme la vie même de ces jeunes qui entendent, dans leur travail d'aujourd'hui, se préparer à leurs responsabilités de demain, et dans leur destinée temporelle conquérir leur destinée éternelle.

Il est incontestable cependant que sur tout cela le travail, avec ses problèmes spéciaux, ses difficultés et ses dangers, imprime sa marque indélébile et reconnaissable entre toutes. De là vient l'importance que prend dans la formation jociste, que doit nécessairement y tenir le grand problème du travail, et la doctrine chrétienne à son sujet.

Dans le Congrès Jociste, les proportions furent bien gardées. A aucun moment l'idée du travail n'y fut totalement sacrifiée; elle ne pouvait être absente ni de la messe, ni de la grande assemblée du dimanche après-midi. Elle se vit néanmoins consacrer, et c'était justice, une part importante du programme. La fête nocturne du samedi soir, en effet, prit pour thème unique cette grande idée, dominante de toute vie ouvrière : le travail. Elle en chanta d'abord la beauté et la joie; elle en magnifia et exalta ensuite le véritable sens.

Quel splendide et complet enseignement que celui-là!

Splendide au point de vue de la présentation scénique, sans doute. Et les gens de métier eux-mêmes furent obligés d'en convenir. Et les applaudissements nourris de l'assemblée le montrèrent on ne peut mieux.

Quand des divers coins du stade les métiers de France apparaissaient, province après province, chacune apportant la note originale de ses costumes, de ses couleurs et de ses

produits principaux; quand, pris sous les feux des réflecteurs, ces groupes s'avançaient gracieux ou forts, disant la hardiesse de leur travail ou l'utilité de leurs gestes, interrompant leur défilé par des chants ou des danses familières à leur région, des enthousiasmes sans cesse renaissants les accueillaient. Tout cela était si vif, et si vrai, et si beau à la fois! Du travail, dont les assistants savaient la peine et la lourde monotonie; mais du travail qui prenait ici une couleur plus vive, un cachet plus neuf; qui se découvrait malgré tout une poésie et une joie; et qui cessait d'être une chose lourde et grise pour se revêtir de lumière et constituer une parfaite symphonie de couleurs et de sons.

Ce n'était plus la réalité, toute prosaïque et sombre; et ce n'était pas non plus qu'un mirage ou une féerie, comme aux ballets du Châtelet. Tout cela était du vrai; mais transfiguré et illuminé. Pour représenter la soierie et les fleurs, c'étaient des ouvriers et des ouvrières du Midi, vêtus à la mode de chez eux; mais qui n'en étaient pas moins des ouvriers, et qui, dès le lundi, reprendraient leur tâche; et c'étaient de rudes gars de l'Est, de solides jocistes belges aussi qui représentaient la métallurgie; et la petite Simca devait peser lourd aux épaules des jeunes qui la portaient; mais elle était leur ouvrage. Métier après métier : soierie, sous-sol, employés, bâtiment, couture et mode, métallurgie, filature et tissage; région après région : Midi, Nord et Lorraine, Paris, Ouest, Paris encore, Est et Belgique, Nord et Sud-Est, — tout cela entrait dans la lumière, évoluait dans un chatoiement de couleurs et une variété de gestes et de défilés, et se perdait dans la pénombre du stade pour laisser place à d'autres et à d'autres encore.

Et déjà cette seule évocation qui faisait découvrir quelque chose d'humain, de noble et de beau dans le lourd travail quotidien, eût été un réconfort et une leçon.

Pourtant la leçon commençait à peine.

Elle vint, riche de toute la grande doctrine chrétienne du travail.

Il était près de dix heures du soir. L'enthousiasme n'avait pas baissé. Mais la scène qui se joua alors, et les gestes harmonieux qui donnèrent un sens aux défilés précédents, canalisèrent toute cette ardeur, cette joie et cette fierté vers d'autres rives,

« La chanson de tous nos travaux n'a qu'un refrain : Nous bâtissons la Cité. »

Dans la demi-obscurité, les cortèges qui avaient brillé s'étaient rangés sur le pourtour de l'arène. De longues files en partaient jusqu'au podium du centre, comme les rayons d'une immense roue. Et voici que, de main en main, les matériaux déposés tout autour du stade s'acheminaient vers le centre, montaient les gradins et s'accumulaient sur le podium. Ils signifiaient le travail utile de tous les métiers qui, pour une part plus ou moins grande, concourent à la construction de la Cité; ils disaient l'idéal de cette Cité que les ouvriers d'hier, les jeunes d'aujourd'hui, les ouvriers de demain, voudraient bâtir dans leur active fraternité : « Cité magnifique pour qui la force mugissante des machines est domptée par nos mains et s'en vient apporter en leur diversité les matières transformées... Cité ordonnée... Cité juste, où chaque pierre apportée reçoit son salaire... Cité harmonieuse... Cité de beauté, où chacun se redresse dans la fierté de son travail, où tous respectent la dignité de chacun... cité paisible... cité radieuse... O Cité qui viens de nous, tu es bien le fruit exact de notre vie, car en poussant notre rabot, car en gâchant notre mortier, c'est toi que nous bâtissons. Tout en forgeant le rail et la poutrelle, en filant le lin et la laine, en fraisant l'engrenage, en raccordant les câbles, c'est toi que nous bâtissons. »

On n'applaudit plus alors. Mais, devenus graves, ardents, ayant compris, le chœur, les soixante mille jeunes groupés, répète, scande à chaque phrase : « C'est toi que nous bâtissons. »

La pensée monte. Non seulement le travail est utile à tous, il doit produire une cité harmonieuse et paisible où l'on vivra heureux. Mais il ne le peut que dans la collaboration sincère, consentie, de tous :

« Cité fraternelle, où la main dans la main, même les plus ignorés collaborent. Cité de solidarité, où le plus isolé des mineurs, à chaque coup de pic, peut se dire qu'il collabore... ; la plus méprisée des couturières, à chaque aiguillée de fil..., le dernier arrivé des apprentis, à chaque coup de lime..., la dactylo... peut se dire qu'elle collabore; elle collabore à la construction de la Cité. » « Oui, c'est vrai », scande le chœur.

« La mère de famille qui lave sa lessive, les mains pleines de savon, et le cœur plein de souci pour sa marmaille... ; dans le silence de son bureau, le chef d'entreprise qui revise le carnet de commandes et s'inquiète du juste salaire, il peut se dire qu'il collabore. » « Oui, c'est vrai » (avec quelle force il fut dit, celui-là !) « il collabore à la construction de la Cité... Le fonctionnaire, le paveur, la vendeuse, le chauffeur, ils collaborent tous à la construction de la Cité. »

Nul n'a été oublié ; et les métiers qui tout à l'heure défilaient sont évoqués maintenant avec une autre signification, qui n'est plus du domaine de la poésie ou du chant ou de la musique, mais quelque chose de bien plus beau, parce que plus humain et plus fraternel.

Et d'autres encore arrivent : ceux qu'on ne pouvait pas, qu'on ne voulait pas oublier, ceux qui plus activement sans doute et plus efficacement que tous les autres, collaborent dans le silence et l'immobilité de leurs lits de sanas ou d'hôpitaux ou de pauvres chambres de malades, apportant à la grande œuvre collective le ciment de leurs souffrances.

Ce n'est pas qu'une évocation rapide. Elle est symbolisée de façon si touchante par l'immense croix, longue de treize mètres, entourée de torches, portée par des infirmières et qui est tout entière couverte d'un semis de roses rouges. Chacune d'elles, les jocistes le savent bien, a été payée, offerte par les malades de toutes les fédés, de tous les sanas, de tous les coins de France, qui sont ainsi représentés par leur petite fleur, couleur de sang et de flamme.

Sur le stade, c'est un silence religieux, émouvant au possible qui est tombé tandis que, à la lueur des torches, la croix fait lentement le tour du podium pour y prendre enfin sa place. « Langueurs de l'hôpital, lenteurs du sana, blessures de l'accidenté, regrets du métier abandonné... souffrances du jeune apprenti dont on rit..., souffrances dont sont tressés tous les berceaux, même les berceaux vides..., souffrances de la journée monotone..., souffrance de la militante..., souffrance, ciment réel de toute la Cité, votre place est ici, et c'est l'heure d'avancer. »

Comme l'idée du travail, de son caractère pénible, mais rédempteur, s'élève à cette évocation ; et comme les âmes déjà ont dépassé de beaucoup les stades antérieurs. Les grandes idées chrétiennes sont ici sous-jacentes.

Et voici qu'elles font brusquement explosion.

Car, sur le podium où, pêle-mêle, sont venus s'entasser les matériaux de la cité, quelque chose prend corps et s'édifie, qu'on distinguait mal, d'abord, mais qui se précise : des gradins se sont construits, qui montent hardiment; un énorme bloc de houille, un bloc de minerai que les fédérations du sous-sol et celles de l'Est avaient apportés, servent comme de socle à une table que les ébénistes ont dressée; les tisserandes le recouvrent de leur toile, la croix se dresse derrière. C'est un autel qui se construit, où les relieurs mettront le missel et les mineurs leurs lampes. On construisait une cité, mais cette cité est plus qu'une cité terrestre, c'est un autel, c'est une cité céleste. La collaboration chantée précédemment est plus étroite qu'on n'eût cru : c'est autour d'un architecte incomparable qu'elle se noue, c'est à sa voix, sous son geste, avec Lui qu'elle réalise son œuvre. Et l'Évangile qui apporte à l'homme le sens dernier de son travail projette sur les tâches les plus obscures et les plus humbles une clarté qui définitivement envahit et ennoblit et illumine tout. Et tandis que le maître d'œuvre commente et exalte le bienfait de cette lumière évangélique, des flambeaux s'allument à ceux qui avaient entouré la croix; de main en main, refaisant en sens inverse la route qu'avaient suivie les matériaux de la Cité, ils s'en vont jusqu'aux limites du stade pour l'entourer d'une ceinture de feu qui flamboie dans la nuit. « Lumières de Celui qui est la vraie lumière... O clartés de l'Évangile... que les militants vous prennent..., cheminez de mains en mains, flambeaux de vérité. Allez rayonner le Christ, dans l'usine, ressuscité... Qu'à vos rayons on y voie enfin en chacun le Fils de Dieu... Lumières du Christ, faites resplendir la collaboration de chacun à l'œuvre de la Rédemption. Par votre clarté, le plus caché des mineurs, à chaque coup de pic, peut se dire qu'avec le Christ il collabore. Oui, c'est vrai; il collabore à la Cité céleste. Par votre clarté, l'apprenti dans son laminoir, la couturière dans son entresol, le malade dans son lit d'hôpital, qui offrent les heures trop lentes à finir... tous, et chacun à sa place, ils peuvent se dire qu'avec le Christ ils collaborent... ils construisent avec Lui la Cité céleste. »

C'est tout?

Non; car il reste encore à remercier et à préparer ce qui devra couronner tout ceci : la messe.

Remercier « pour le pain quotidien... » pour le pain vivant... pour la paix... pour la liberté inconnue avant le Christ, et pour la liberté de l'âme libérée par sa grâce victorieuse... pour l'unité divine, et l'autre par laquelle mon voisin d'atelier devient ton fils, ô Père, et moi-même deviens son frère... Et pour cet autel, où, pour nous associer, tu acceptes notre béton, notre minerai et l'acier. Pour cette messe qui sera dite ici demain ; pour ce nouveau prêtre, fils d'ouvrier... pour l'honneur que tu nous fais, Seigneur, pour la dignité que tu nous donnes, de travailler à l'usine, à l'atelier, au bureau, avec toi dans ta création et pour ta Rédemption ; Seigneur, nous te louons ».

Une dernière prière à la Sainte Vierge, « l'ouvrière bénie entre toutes les femmes, infirmière de toutes les âmes, lumière de tous les matins, Mère de notre Dieu, ô Notre Dame... pour que demain cette messe porte partout le sens chrétien du travail, que nos frères et sœurs s'en réjouissent ; pour les plus lointains, pour les plus douloureux ; pour ceux d'outre-Rhin et pour ceux de Russie, pour tous ceux que nous voulons aimer ».

Autour de l'autel, toute la nuit, des jocistes continuèrent la veillée de prières.

Parc des Princes : 25 juillet, arrivée du Tour de France 1937 ; Lapébie vainqueur.

Parc des Princes : 18 juillet. Congrès jociste ; fête nocturne du travail.

Quoi qu'on en puisse penser, la merveille n'est pas que le 17 et le 18 juillet on ait pu, devant soixante-dix mille jeunes travailleurs et plus, exposer ces idées sans que l'intérêt se démentît un seul instant ; ce pourrait n'être, somme toute, qu'un tour de force à la louange du metteur en scène et des exécutants. Ce n'est pas même que des aperçus aussi nobles et aussi élevés que ceux-là puissent trouver audience auprès d'une assemblée de jeunes ouvriers et ouvrières, de quinze à

vingt-cinq ans, chez nous, en France, au Parc des Princes. La merveille est antérieure à cela, et plus belle que cela. Elle se trouve, — et tous les prêtres qui assistèrent à cette réunion unique, comme le lendemain matin d'ailleurs, en furent témoins, — elle se trouve dans la résonance parfaite de l'auditoire et dans l'écho vibrant et sûr que toutes, immédiatement, toutes ces idées, même les plus hautes, trouvèrent en eux.

Ce que nos yeux et nos cœurs de prêtres ne pourront oublier, ce n'est pas le scénario lui-même; ce n'est pas l'exécution parfaite de tout point, et d'autant plus remarquable que furent innombrables les difficultés dont il fallut triompher; mais c'est l'attitude des jocistes et la façon extraordinaire dont toute l'assemblée réagit quand ces scènes lui furent présentées.

On peut dire que, pour la grande majorité, ils n'y apprirent rien de neuf; que ce qui les enthousiasma ainsi ne fut point la joie d'une découverte, d'horizons insoupçonnés qui se seraient révélés à leurs regards; que ce fut bien plutôt la joie de reconnaître au passage, de pouvoir approuver tant d'idées qui leur étaient chères, familières même : la jouissance, vive au-delà de toute expression, de les voir mises en si belle lumière et traduites de façon si prenante et si heureuse.

Les âmes étaient en plein accord et parfaite harmonie, capables de recevoir, d'admirer et de vibrer parce qu'elles avaient compris déjà la grande thèse chrétienne du travail, que cette mise en scène prestigieuse faisait si bien valoir.

Et ce fut frappant, vraiment, de constater comment, jusque dans les moindres détails, les allusions discrètes, les nuances subtiles, étaient immédiatement saisies, et prenaient leur pleine valeur et leur entière résonance.

Sans doute, au début, dans la première partie consacrée à mettre en lumière la joie au travail, les enthousiasmes se donnèrent-ils libre jeu et les applaudissements furent nourris et vibrants. Mais comme ils savaient déjà souligner exactement ce qui importait : la fierté des camarades des chantiers de Penhoet qui avaient travaillé au *Normandie*; le rude labeur des mineurs du Nord et de l'Est; la grâce des toilettes des Parisiennes qui, pour une fois, portaient et mettaient en valeur les robes qu'elles avaient faites.

Mais comme, instinctivement, l'enthousiasme se mua en sérieux et en ferveur quand la seconde partie du scénario aborda le sens du travail. Tous immédiatement étaient pris, et l'évocation de la Cité dont ils étaient les artisans, de la Cité juste surtout, de la Cité paisible où l'on gagne sa vie par son travail, où chacun respecte son voisin, traduisit déjà leurs désirs profonds. Puis l'idée de collaboration, avec ses échos plus vibrants quand il fut question de la mère de famille, et du chef d'entreprise. Il fallait entendre l'ardeur des phrases qui l'affirmaient : « Oui, c'est vrai. » Ensuite, mais poignante cette fois, la communion de toutes les âmes au souvenir des souffrances des malades : les yeux qui se mouillent de larmes à la vue de cette croix, fleurie de leurs sacrifices, s'avançant solennelle et grave au milieu du stade. Le frisson qui secoua à nouveau les spectateurs quand, dans une splendide évocation, l'image auguste de l'architecte de la Cité, du Christ ouvrier devint présente à tous les cœurs sans que son nom même eût besoin d'être prononcé : « C'est Lui ! » Et les acclamations sans fin qui saluèrent l'apparition de la croix se dressant victorieuse au sommet de l'autel qui l'attendait, tandis que les cloches se faisaient entendre, sonnant à toute volée.

Jusqu'au bout, tant que se construisit l'autel, que du centre aux extrémités du stade se transmirent les lumières des torches et que monta vers le Seigneur la grande prière de louange et de remerciement, c'est à ces hauteurs que se maintinrent les âmes, communiant dans une même ferveur qui sans peine se retrouva le lendemain pour la messe.

Or c'est là sans aucun doute que se trouve le grand et bel hommage rendu, à leur insu peut-être, par ces milliers de jeunes à l'Évangile de leur Christ.

Ce n'est pas une mise en scène puissante qui leur a arraché par surprise des cris d'admiration que le lendemain devrait éteindre. Mais, au contraire, c'est parce que depuis longtemps ils avaient été conquis par ces sublimes vérités de leur religion chrétienne, parce qu'ils les avaient acceptées pleinement et qu'ils en vivaient ou essayaient d'en vivre,

qu'ils se sont montrés si sensibles à la splendide expression qu'elles revêtirent ce soir-là.

La doctrine du Christ n'a rien perdu de sa valeur et de sa beauté; maintenant comme aux premiers siècles elle est capable de répondre aux exigences les plus grandes et aux désirs les plus profonds des âmes; maintenant comme alors elle conquiert et satisfait : elle apporte avec elle la joie, la force, la fierté. Des milliers et des milliers de jeunes croient à la dignité de leur sort et à la valeur de leur travail; ils croient, et profondément, intensément, que le travail manuel n'est ni une damnation ni un bagne; que leurs gestes, unis au travail du Christ et transformés par sa grâce, ont une valeur d'éternité; que, par-delà la Cité terrestre, ils contribuent à bâtir la Cité céleste, et, par leurs sacrifices et leurs souffrances, à en rendre l'accès possible à des âmes qui, sans cela, peut-être, se perdraient pour toujours. Ils ont découvert, à l'école de l'Évangile, la dignité du travail et la dignité du travailleur; le sens de la collaboration fraternelle appuyée sur la charité et la justice; le sens rédempteur de la souffrance et sa portée de vie.

Or, il ne faut pas l'oublier, c'est dans un siècle et dans des conditions que l'on imaginerait totalement imperméables à son action que l'Évangile a conquis et charmé ses fidèles. Car ces jeunes qui acclament leur Christ et sa doctrine, et qui sont fiers d'être ouvriers, vivent dans un monde du travail où rien ne répond à leurs aspirations, où tout s'oppose à leur idéal : un monde révolté et douloureux et anti-chrétien. Non seulement il ignore l'enseignement évangélique sur le travail et son sens, mais il semble lui infliger le démenti le plus grave. Et c'est là le tragique de la situation.

Dans l'immense majorité des cas, il faut bien le reconnaître, les conditions actuelles du travail s'opposent au but que Dieu lui a providentiellement assigné. Sans doute le travail est un effort et une épreuve; et, sous sa forme douloureuse et pénible, il est une conséquence du péché originel. Mais les hommes qui sont destinés à gagner leur pain à la sueur de leur front, à assurer leur vie par leur travail quotidien, n'ont pas été voués par Dieu, qui les a voulus ouvriers, à des conditions telles qu'ils sortent de là abrutis au physique et au moral, incapables d'être hommes comme ils le devraient; dans un état de fatigue ou de déchéance physique telle que

tout développement intellectuel ou esthétique par exemple leur devienne impossible et qu'ils ne songent plus qu'à manger et se coucher; dans un état de dépression morale telle que bien et mal perdent tout sens pour eux, que les notions du juste et de l'injuste se confondent, qu'ils ne sachent plus, devant les exemples, les entraînements, les sollicitations, ce qui est permis et ce qui est défendu, ce que le travail excuse ou que la loi de Dieu défend. N'est-ce pas cependant le lot de milliers et de milliers d'adolescents jetés sans préparation et sans défense aucune dans les milieux de travail où leur santé s'altère, où leurs forces de résistance s'épuisent et où leur jeunesse ne voit et n'entend que corruption, moquerie et mal? « Contrairement au plan de la Providence, le travail, *destiné même après le péché originel au perfectionnement matériel et moral* de l'homme, tend dans ces conditions à devenir un instrument de dépravation; la matière inerte sort ennoblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent. » Un travail qui dissocie la famille et la désorganise complètement, qui ruine le foyer d'aujourd'hui et rend impossible le foyer de demain; un travail qui retient la mère loin du foyer, qui fatigue outre mesure la jeune fille et ne la met pas en mesure de se former pour ses tâches à venir; un travail qui ne fournit pas le salaire suffisant pour vivre honnêtement, pour économiser, pour se préparer aux responsabilités futures, peut-il prétendre répondre aux desseins providentiels? Et si, à cause de la nécessité où il se trouve de gagner sa vie dès qu'il est en âge de le faire, le petit apprenti ou la jeune ouvrière se heurte à toutes les négations de l'incrédulité, si sa religion est bafouée et sa foi tournée en dérision, si tout espoir en une autre vie, en une destinée plus haute, est presque fatalement banni par un entourage que depuis longtemps le laïcisme et le matérialisme ont atteint, osera-t-on dire que ces conditions sont voulues par la Providence?

Pourtant c'est bien là, dans ces conditions qui, à chaque instant, par leur existence même, brutale, inexorable aussi, semblent contredire tout l'enseignement de l'Évangile, que les jeunes travailleurs chrétiens ont reçu le message de Celui qui fut ouvrier comme eux, l'ont accueilli, et de toute leur ardeur, envers et contre tout, y ont cru.

Ils ont cru à la dignité du travail et du travailleur, eux

qui ont vu autour d'eux tant et tant de leurs camarades, ou de leurs anciens, qui se dégradent, qui s'abrutissent, qui se résignent à n'être « que des ouvriers » ou qui attendent impatiemment le grand jour de révolte et de colère des damnés de la terre. Ils ne se résignent pas, eux, à être de ces damnés ou de ces forçats. Mais ils croient que le travail, par lui-même, est une belle chose s'il est compris comme une collaboration libre et joyeuse avec Dieu, pour l'achèvement de son œuvre matérielle, pour l'amélioration du monde et le bien-être de leurs frères. Et ils estiment que l'exemple d'un Dieu devenu humble artisan, comme l'immense masse de ses frères, alors qu'il aurait pu être tout autre chose sans cesser d'être infiniment aimable, est la plus haute consécration de leur condition d'ouvriers.

Ils ont cru à la valeur humaine du travail. Car, malgré les abus où les égoïsmes et les injustices ou les appétits déchaînés ont pu le conduire en le détournant de son but, ils font assez confiance en Dieu pour croire que dans ses desseins leur travail doit être pour eux le moyen de grandir et de se développer. Et c'est cette portée humaine qu'ils tendent à lui donner.

Ils croient à sa valeur sociale, à la solidarité étroite qu'il noue entre tous les hommes, à la fierté qui s'en dégage pour l'humble ouvrier conscient de construire pour sa part la Cité. Sans envier ni jalouser autrui, sans déprécier non plus la part du voisin; soucieux de reconnaître l'apport de chacun et le caractère indispensable de toutes les collaborations nécessaires du patron, du directeur, de l'ingénieur, de l'ouvrier. Et ils pensent à une Cité meilleure où les grandes lois de la justice et de la charité prêchées par le Christ étant pleinement observées, la solidarité des hommes se changerait en fraternité étroite, basée d'ailleurs sur une même foi et une même vie.

Ils croient, ces jeunes travailleurs engagés dans les conditions présentes du monde du travail, que ses rudesses et ses souffrances, comme sa monotonie d'ailleurs, et sa platitude ou sa fatigue, ont un sens nouveau pour qui a perçu le problème de la Rédemption toujours en voie d'achèvement. « Que ma peine d'aujourd'hui, Christ, comme votre sacrifice, serve à la libération de tous mes frères! » Une image qu'ils aiment, où l'on voit un ouvrier halant à grand'peine une

péniche qu'on devine, et tendant la main au Maître qui porte sa croix, traduit pour eux la grande phrase où saint Paul avait parlé de l'achèvement des souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église. Ils croient à sa valeur de réparation personnelle, à sa valeur de rédemption et d'apostolat pour leurs frères, à la valeur surnaturelle que leur titre d'enfants de Dieu, et la grâce qui habite en leur âme, confère à leurs moindres gestes, à toutes ces démarches et ces fatigues qui constituent leur vie de travail.

N'est-ce pas à la vérité le plus bel hommage qui se puisse rendre à la force de persuasion et de conquête de l'Évangile que cette fierté et cette joie, et cette conception noble du travail qu'il a réussi à inculquer, dans des situations impossibles souvent, où tout semble se liguer pour ruiner cette doctrine, à de jeunes travailleurs qui sans cela seraient allés grossir les rangs des révoltés, des damnés de la terre?

Mais en même temps, et il faut insister sur ce dernier aspect, c'est un hommage de même tonalité triomphale que cette jeunesse rend à la vitalité, et à la force, et à la jeunesse aussi, de l'Église.

De cela encore ils ne se rendent peut-être pas compte, explicitement. Mais comment le chrétien averti n'en tressaillirait-il pas d'émotion?

Car la J.O.C. est forme authentique d'Action catholique... L'Action catholique elle-même, qu'est-ce autre chose que l'Église toujours en œuvre, toujours en marche, sachant adapter son influence et ses méthodes aux besoins nouveaux de tous les temps, avec une maîtrise et une sagesse que seule explique la Providence souveraine qui la guide?

Ce travail obscur, patient (car les manifestations jubilaires ne sont jamais qu'une exception dans la vie d'un mouvement), ce travail où se trouvent intimement associés les jeunes travailleurs et leurs prêtres, le laïcat et la hiérarchie qui par ses représentants arrive jusqu'aux plus humbles militants des plus petites sections, ce travail de Cercles d'études, d'équipes ou de récollections où se jugent chrétiennement les problèmes de chaque jour, où s'étudient les exigences de l'Évangile et les réponses définitives que l'Église apporte aux

besoins des hommes, où se décident les apostolats et se préparent dans le détail les conquêtes à réaliser, tout cela c'est en toute réalité l'Église à l'œuvre, dans le plus clair et le plus fécond de son action.

Et qu'elle ait réussi à former ces petits ouvriers, auxquels nul pratiquement ne pensait (car ils ne présentent pas encore d'intérêt au point de vue électoral, et leurs revendications seraient encombrantes); qu'elle leur ait fait entrevoir la grandeur et la dignité de leur vie, pourtant sombre et rude à certains moments, sans les arracher pour autant à leur travail et à leurs obligations de chaque jour; qu'elle leur ait même inculqué l'ambition de transformer ce monde qui les écrase souvent, pour le rendre chrétien, pour qu'une jeunesse nouvelle, chrétienne, puisse s'y épanouir librement et que le plan divin sur le monde du travail trouve enfin sa plénitude de sens; qu'elle ait réussi à faire de ces jeunes des militants que plus rien n'arrête, aucun respect humain, aucune persécution, aucun obstacle, n'est-ce pas la plus belle preuve de sa fécondité et de sa jeunesse sans cesse renouvelée?

Quand on chante la J.O.C., c'est l'Église qu'on chante. Et c'est pourquoi ces chants peuvent monter si haut.

Pour les prêtres qui ont eu le bonheur, la grâce, d'être associés à ce travail de formation et de conquête, les fêtes de Paris ont montré qu'il n'avaient pas travaillé en vain, et qu'une œuvre solide, durable, avait été réalisée.

Mais si on leur avait demandé comment, dans le détail de la vie des sections, ils s'y sont pris, comment la J.O.C., comment l'Église, donc, procède pour donner aux jeunes travailleurs cette notion si pleinement chrétienne du travail, qui les faisait vibrer si fort aux évocations de la fête nocturne, ils auraient été sans doute fort embarrassés.

De méthode préconçue? Il n'y en a pas. Il n'y a pas un plan tracé d'avance, un cours logique, une série de leçons où les uns après les autres seraient examinés et exposés les divers aspects du travail selon la doctrine chrétienne. Rien de tel. Pour être fidèle à son but, qui est de former les jeunes dans leur vie et par leur vie, — et pour elle aussi cela va sans dire, — la J.O.C. se doit d'être continuellement à l'affût, en contact avec les réalités quotidiennes, de partir d'elles pour faire à propos de tout, et selon que les circonstances l'exigent, cette œuvre de formation intégrale et intégrale-

ment chrétienne. Et peut-être la réussite dont on a pu mesurer l'ampleur et la portée est-elle la meilleure approbation, la preuve, par les faits, de la valeur des méthodes jocistes.

Il serait bon pourtant de rechercher comment s'est faite cette éducation, et par quels moyens a pu se transmettre l'authentique pensée chrétienne.

Dès le départ, les grandes idées à inculquer étaient nettes et nettement connues : valeur humaine du travail; grandeur et dignité du travailleur; valeur sociale; valeur chrétienne aussi : de rédemption, d'expiation, de sanctification. Point d'enseignement complet qui ne livre tous ces aspects et qui ne réussisse à les ordonner et unifier. Mais comment faire connaître, faire accepter et faire aimer? Car il ne s'agit pas seulement, c'est trop clair, d'exposer une doctrine, mais de la faire entrer si profondément dans la vie qu'elle y devienne lumière et force.

Très souvent, pour ne pas dire toujours, ce sont les enquêtes sur la vie de travail et les conditions dans lesquelles se trouvent plongés les jeunes qui ont fourni la première occasion d'exposer ce qu'on pourrait appeler « les exigences chrétiennes ».

Et sans doute mieux valait qu'il en fût ainsi.

Parce que, du même coup, c'était désolidariser d'avec l'ordre actuel du travail les intentions providentielles, et mettre tout de suite en pleine et aimable lumière la vraie doctrine chrétienne jusque dans ses dernières conséquences.

L'Église ne canonise pas l'ordre établi quand celui-ci est mauvais; elle ne pactise en aucune façon avec l'erreur et l'injustice, de quelque part qu'elles viennent. Tout régime économique qui méconnaît sa mission, qui entrave le développement vrai de l'homme, qui s'oppose directement ou indirectement à sa destinée éternelle, qui, sous quelque prétexte que ce soit, multiplie les injustices ou les violences, encourt immédiatement sa réprobation. Or, les enquêtes faites par les jeunes travailleurs, c'est-à-dire plus simplement les constatations qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire sur les conditions mêmes de leur vie et l'organisation du monde du travail, ne se bornent pas à apporter des faits dont beaucoup sont navrants; elles ne sont pas simplement matière à récriminations ou à plaintes. Elles sont les éléments sur les-

quels en commun, mais chrétiennement, on portera un jugement. La situation est telle. Voyons-la clairement. Sans généraliser indûment, car ce serait injuste. Sans condamner personne, car les intentions nous échappent, et bien des excuses parfois pourraient être apportées. Que pense l'Église de cette situation, de ces faits? Que doivent penser des chrétiens? de tels et tels salaires insuffisants? de telles conditions matérielles de travail? de telles scènes d'immoralité? Est-ce admissible ou est-ce mal? Et pourquoi?

Du coup, c'est la religion chrétienne qui pénètre au plus concret de la vie et qui projette sa lumière sur ces problèmes d'une importance capitale pour eux. Il y a donc une doctrine sociale de l'Église; il y a des principes qui doivent présider à l'organisation du monde du travail et permettre de la juger. Il n'y a pas que des forces aveugles qui jouent et qui écrasent; mais plus haut qu'elles, des vues divines, des exigences supérieures dont il faut tenir compte. L'Église ne demande pas d'approuver ce qui est mal, elle ne le permet pas. L'Église demande à tous ses enfants de travailler à réaliser dans la société, par des moyens légitimes sans doute, le programme de charité et de justice que le Christ lui a tracé. Elle ne prêche pas une résignation paresseuse et stérile, abandonnant à d'autres les revendications fondées en justice. Sa doctrine, bien plutôt, trace tout un programme de réformes et de réalisations hardies.

Or, ceci est pour les jeunes travailleurs la première révélation, et la libération aussi. Leur doctrine chrétienne n'est donc pas ce que des partisans intéressés à la déformer auraient voulu leur faire croire. Elle est nette, elle est hardie, elle condamne et réprouve ce qui est mal. Elle autorise, elle engage même à améliorer ces conditions matérielles dans lesquelles tant d'âmes, sans cela, risqueraient de se perdre pour toujours. Et c'est avec joie que les enseignements de *Rerum Novarum*, de *Quadragesimo Anno*, de *Divini Redemptoris* sont accueillis par les jeunes qui découvrent ainsi la doctrine chrétienne, et qui déjà l'acceptent joyeusement parce qu'elle répond à ce qu'il y a de généreux et de noble dans leurs protestations contre les désordres, les souffrances ou les injustices qu'ils avaient rencontrés.

Des exigences chrétiennes en matière de travail, le passage se fait aisément jusqu'à la notion même de celui-ci et aux

devoirs du travailleur. C'est en Cercle d'études encore que la plupart du temps il s'opère. Et sans heurt on arrive à l'enseignement positif. Sur le but du travail et sa noblesse, parce qu'il est une collaboration où Dieu associe l'homme à son œuvre dans le monde et l'invite à compléter et achever sa création visible. Sur la solidarité qui relie entre eux tous les hommes et tous les métiers; et c'est ici que tout naturellement se corrigent les idées de castes ou de classes; se complètent surtout, parce que trop souvent on pèchè par étroitesse ou ignorance, les connaissances trop rudimentaires que les jeunes travailleurs auraient de l'organisation du travail et des rouages divers des entreprises : capitaux, direction, maîtrise, main-d'œuvre; « ils collaborent tous à la construction de la Cité ». Et c'est alors l'idée du respect mutuel, de la justice et de la compréhension réciproques; de la conscience professionnelle aussi.

Ce dernier point souvent amorce à son tour un troisième problème et permet de compléter les enseignements auxquels donnait naissance l'enquête. Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'alternance des droits et des devoirs, ou plus exactement même du « devoir fondement du droit ».

L'ouvrier a des devoirs comme il a des droits. Une formation chrétienne se doit de lui parler des uns comme des autres. Et non pas par une sorte de politique compensatrice : coup de barre à droite, coup de barre à gauche. C'est de plus haut que le problème demande à être envisagé, et qu'il l'est. En effet, si l'homme, quel qu'il soit, a des droits envers son prochain, c'est qu'il a des devoirs envers Dieu; et ceux-ci commandent ceux-là. Parce que les parents sont responsables devant Dieu de l'âme de leurs enfants, parce qu'ils ont des devoirs stricts dont ils rendront compte, ils ont droit à tout ce qui leur permettra de s'acquitter de leur charge : à l'obéissance de la part de leurs enfants; au respect et à l'aide de la part de l'État; au salaire suffisant de la part de la profession. Si l'ouvrier a droit au respect de son corps et de son âme, s'il a droit à des conditions humaines de travail, c'est qu'il est comptable devant Dieu de ce corps et de cette âme; c'est qu'il les a reçus pour une mission : pour les développer à la gloire de son Créateur, et pour transmettre à son tour la vie à des enfants qui le continueront sur terre. Ses devoirs vis-à-vis de Dieu, l'épanouisse-

ment de toute sa personnalité, la réalisation de sa pleine destinée, et temporelle et éternelle, expliquent les droits qu'il a à la vie, au travail qui l'entretient, aux conditions humaines qui l'épanouissent. Les contrats passés avec tel ou tel employeur pourront préciser le détail des obligations auxquelles il sera tenu en justice et dont il devra s'acquitter. Mais, antérieurement à eux, et supérieurs à eux, il y a les droits imprescriptibles dont parlait Léon XIII.

Or, ces vérités, on y touche en Cercles d'études, il le faut bien. Et on parvient à les faire comprendre... Faut-il dire : sans peine? Oui, car rien n'est beau et conquérant comme la grande lumière du Christ. Et, dès lors, c'est l'harmonieux déroulement de toute la doctrine chrétienne sur le travail qui se comprend : droits et devoirs; destinée temporelle et éternelle; réformes nécessaires et injustices à combattre; collaborations indispensables et solidarités humaines...

Il reste cependant tout l'aspect spécifiquement surnaturel de ce même problème. Souvent c'est par un autre biais que la J.O.C. l'aborde, lui. Sans doute, il revient aussi dans les C.E. et les réunions de sections; mais il fait plus particulièrement l'objet de cette formation religieuse profonde que distribuent les retraites et les récollections.

Car c'est là, dans ces remises fréquentes en présence de Dieu (il y a une journée de récollection chaque trimestre, une retraite de trois jours chaque année pour tout vrai militant jociste), que les grands problèmes religieux sont abordés, et que se révèle aux yeux éblouis et ravis de ces petits travailleurs, si souvent malmenés et méprisés dans leurs milieux de travail, la splendide vocation que de toute éternité Dieu a réservée à chacun d'eux : faire du plus pauvre, du plus misérable des hommes son enfant, par la communication vraie de sa vie; son temple, par son habitation mystérieuse au plus profond de lui-même; son ami, par l'intimité la plus étroite que rien ne peut interrompre que le péché volontaire. Plus mystérieusement encore, c'est dans le Christ Jésus que ce dessein a été conçu et réalisé; et c'est pour former un seul corps que le baptême nous a tous marqués dans le Christ, nous tous qui avons été baptisés en un seul Esprit. Le petit apprenti, si humble qu'il soit, si méprisé que soit son travail, si abruti qu'il en sorte le soir, est membre du Christ. Avec lui le Christ prétend se confondre : « Ce que vous avez fait

au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Membre du Christ, mais connu et aimé personnellement; voulu individuellement, pour un rôle que seul il peut remplir, à une place que nul autre ne doit prendre. Membre du Christ, vivant avec Lui et par Lui; allant même jusqu'à Lui prêter et ses lèvres et son cœur et ses bras pour que l'œuvre rédemptrice se continue par le monde, et que dans le fond de sa sape, ou auprès de son haut-fourneau, dans la solitude ou le bruit, le Christ descende par l'intermédiaire de son militant, prie, agisse et rayonne par lui.

Dignité incroyable du travailleur devenu fils de Dieu. Droit au respect, non plus à cause de lui, mais à cause de Celui qui habite en lui. Valeur de toutes ses actions transformées par la divine présence. Et exaltation du travail aussi; parce que le Christ, dont le monde entier vit maintenant encore, riches et pauvres, ouvriers et employeurs, a voulu sur la terre jadis connaître par expérience la fatigue et l'obscurité du travail manuel.

Se greffant sur ceci, et comme corollaire tout naturel d'ailleurs, car les chrétiens ne sont pas seulement membres du Christ, mais aussi membres les uns des autres, c'est toute la thèse de la solidarité surnaturelle, de la communion des saints, s'exerçant au travail et, par lui, de la valeur rédemptrice de la souffrance acceptée avec le Christ et pour ses frères, qui, en attendant que les désordres criants de l'organisation du travail soient corrigés, donne aux fatigues qu'on ne peut éviter, aux souffrances cruelles parfois que la tâche quotidienne apporte avec elle, une portée de vie et de conquête.

Faut-il parler également de la messe, dont le sens apparut si riche au Congrès de Paris parce que depuis des années et des années il avait été patiemment étudié et redit dans les moindres Fédérations; cette messe où le Christ n'est pas seul à offrir, mais tous les membres qui avec Lui ne forment qu'un corps et qu'un tout; cette messe où Il n'est pas seul à être offert, mais avec l'Hostie incomparable qu'Il est, les humbles hosties que constituent tous ses frères; et les souffrances, les sacrifices, les efforts que d'une messe à l'autre ils ont acceptés pour les joindre à Son offrande à Lui, et les faire s'y perdre?

Car, conclusion logique et vécue d'ailleurs de tout ce qui

précède, les jeunes travailleurs qui ont compris le sens véritable de leur vocation, la haute dignité dont ils sont revêtus, font de leur vie de travail le chef-d'œuvre que Dieu attend d'eux. La vie chrétienne n'est pas en soi, et elle n'est pas pour eux un pur assemblage de pratiques de dévotion, d'actes extérieurs sans influence sur la vie quotidienne; elle n'est pas ce formalisme religieux que Jésus reprochait si rudement aux pharisiens; elle est le culte vrai, en esprit et en vérité, c'est-à-dire l'hommage continuel d'une vie transformée par la grâce, conforme de tout point à la volonté de Dieu, et vécue en son intimité. Ce n'est pas à certaines heures de la journée ou de la semaine, ce n'est pas à côté de la vie matérielle, pénible, monotone de l'usine ou de l'atelier qu'elle s'épanouit, mais c'est partout, à chaque instant, dans les détails les plus humbles de cette vie quotidienne, que le chrétien fils de Dieu rend gloire à son Père.

Et cela, — il faut leur rendre cette justice, — les jocistes l'ont compris et s'efforcent de le vivre.

Et leurs efforts, — même si souvent, pour eux comme pour chacun d'entre nous, l'infirmité humaine et la malice de l'ennemi qui toujours rôde leur font connaître les échecs et les chutes, — ces efforts sont le plus bel hommage qu'ils puissent rendre à l'Église.

P. Glorieux.

LECTURES

Pour la Vie intérieure

I. — *Le Christ*

1. J. Grimal, S. M. : « *C'est le Christ qui vit en moi.* » Lyon-Paris, Emmanuel Vitte, 1936. 1 vol. (11 × 17) de 186 pp.
2. R. P. Fr. Valentin-M. Breton, O. F. M. : *Méditation de Jésus-Christ.* Méditations : La place du Christ Jésus dans la piété franciscaine. Paris, Éditions franciscaines, 1936. 1 vol. (11 × 17) de 134 pp.; 5 fr.
3. L. Paré, S. J. : *Servons-nous de Jésus-Christ.* Pour vivre notre vie chrétienne. Paris-Tournai, Casterman ; Salvator, Mulhouse, 1936. 1 vol. in-12 de 326 pp.; 13 fr.
4. F. Le Texier, S.M.M. : *Le Divin Rédempteur*, étudié à l'école de Marie. Paris, Labergerie; Pontchâteau (Loire-Inférieure), Calvaire du B^x^ Montfort, 1935. 1 vol. (14 × 20) de 151 pp.; 10 fr.
5. H. Pinard de la Boullaye, S. J. : *Jésus Rédempteur.* Conférences de Notre-Dame de Paris, 1936. Paris, Spes, 1936. 1 vol. (13 × 20) de 298 pp.; 12 fr. — Id., *La Montée des âmes*, retraite pascale, 1936. 1 vol. (13 × 20) de 121 pp.; 4 fr.

1. Le R. P. Grimal publie en volume les méditations parues dans les *Cahiers thomistes* 1935-1936, où il expose avec bonheur « le dogme du Christ vivant en nous par le carac-

tère sacramentel, la grâce, les vertus, ce dogme générateur de toute la spiritualité chrétienne ». Il fuit toute exagération indiscrète ; il évite les questions d'école (1) et nous reporte à saint Paul et à saint Jean. Mais il se nourrit de la meilleure sève théologique et nous livre vraiment la substance du dogme de notre incorporation vitale au Christ. Petit livre excellent, simple et judicieux, riche pour tous.

2. « Méditations », dit le sous-titre du R. P. V.-M. Breton. En vérité, il s'agit d'exposés fervents et clairs, mais de forte densité doctrinale, supposant une formation théologique déjà sérieuse. Pour justifier « la place du Christ Jésus dans la piété franciscaine », l'auteur ne s'adresse pas seulement à saint François; avec son Bx Père, il nous conduit à saint Jean, à saint Paul. Et pour donner plein sens à leurs textes, il met en œuvre, avec une conviction puissante, les ressources de la plus belle spéculation théologique, celle des grands docteurs franciscains, fortement repensée par un esprit original et enthousiaste.

Allons-nous chicaner sur la solidité de ces vues ? Disons plutôt notre reconnaissance à l'auteur : il nous aide à pénétrer dans le mystère du Christ tel qu'il est entrevu et vécu dans la famille franciscaine. Celle-ci sûrement trouvera dans ces pages un aliment de choix pour sa contemplation.

3. Toute l'économie de notre salut présentée sous le jour émouvant du mot de saint Bernard : « Il s'est mis tout à mon usage. »

4. Pages pleines d'onction, donnant un bon écho aux beaux textes de Bossuet et du Bx Grignion de Montfort.

5. Signalons enfin les savantes et éloquentes conférences du R. P. Pinard de la Boullaye, qui traitent des problèmes posés autour de la question du salut et du Rédempteur.

(1) Non sans faire son choix. Par exemple, il attribue au caractère, plutôt qu'à la grâce baptismale, notre participation à la filiation divine du Christ.

II. — *Les Saints et la vie parfaite*

6. Chan. Adrien Garnier : *A l'école des Saints.* Paris, Desclée de Brouwer, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 252 pp.; 10 fr.
7. Dr D. Gorce : *A l'école de saint Benoît.* Paris, Bloud et Gay, 1937. 1 vol. de « La vie intérieure pour notre temps » (11 × 17), 223 pp.; 10 fr.
8. P. Jean de Dieu, F. M. C. : *Œuvres spirituelles de saint Bonaventure.* IV : *La Perfection morale d'après l'Évangile.* Paris, Librairie Saint-François; Gembloux (Belgique), Duculot. 1 vol. (12 × 19) de 366 pp.; 16 fr.
9. S. Thomas d'Aquin : *L'Entrée en religion.* Traduction française par le R. P. Hyac. Maréchal, O. P. Paris, Éditions du Cerf, 1936. 1 vol. (10 × 16) de 161 pp.; 6 fr.

6. Agréable introduction à la lecture des vies de saints, toute remplie déjà de leur infinie variété humaine et divine. L'auteur nous y persuade de prier les saints, de les imiter, d'écouter leurs enseignements. Cette brève évocation de tant de traits héroïques et simples à la fois est bien la plus puissante invitation à fréquenter les saints.

7. « Entre la vie chrétienne et la vie monastique, il n'y a pas le fossé que l'on pense. » Le Dr Gorce, fort de son expérience, est en effet persuadé que « ceux qui veulent être parfaits hors du cloître comme dans le cloître trouveront dans la règle bénédictine leur charte ». Aussi déclare-t-il ainsi son propos : « C'est un véritable code de la perfection sacerdotale et familiale que l'on sera amené à établir à propos de saint Benoît. Cela, en l'illustrant au moyen de textes patristiques », et dans la manière aimable et savoureuse de l'auteur. On verra, par exemple, avec quelle conviction il invite les laïcs à introduire franchement dans leur vie l'*Opus Dei* et la *lectio divina.*

8. Et voici des ouvrages de saints sur la vie parfaite. Le

quatrième volume des *Œuvres spirituelles de saint Bonaventure* contient l'*Apologie des Pauvres*, les *Questions sur la perfection évangélique* et le *Sermon sur le royaume évangélique*, où sont étudiées les vertus chrétiennes et l'idéal de la perfection évangélique. Le traducteur a abrégé certains passages de moindre intérêt (il s'agit surtout d'écrits de controverse), ou faisant double emploi.

9. *L'Entrée en religion* (1), de saint Thomas, est, à un ou deux ans près, contemporain de l'*Apologie des Pauvres*, du Docteur séraphique, et répond à des préoccupations voisines : ici, il s'agit de réfuter les arguments de ceux qui détournent de la vie religieuse les jeunes gens et les nouveaux convertis.

Inutile de souligner l'intérêt toujours actuel de ces opuscules; on y entend deux grands docteurs défendre leur idéal de vie parfaite, celui de leur Ordre en particulier.

III. — *Pour la Prière*

10. R. de Castillon, S. J. : *Prière et Action*. Paris, Spes, 1936. 1 vol. in-8 couronne de 124 pp.; 5 fr.
11. R. P. Vallée : *La Volonté de Dieu* nourriture de l'âme. Textes recueillis par la baronne Amélie de Pitteurs. Paris, Desclée de Brouwer, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 242 pp. Collection dominicaine « La Vie spirituelle »; 10 fr.
12. P. Monier, S. J. : *L'Idéal*. Paris, Spes, 1936. 1 vol. (14 × 19) de 194 pp.; 8 fr.
13. F. Desplanques, S. J. : *Le Christ sur tous nos chemins*. Méditations pour aujourd'hui. Paris, Spes, 1936. 1 vol. in-8 couronne de 248 pp.; 7 fr. 50.

10. Ferme et pressant appel au recueillement, à la prière, adressé à l'homme d'action que l'agitation fiévreuse disperse loin de Dieu. Bref, précis, convaincant et pratique,

(1) Traduction abrégée du titre classique : *Contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu.*

l'auteur veut d'ailleurs conduire à la prière continuelle d'action, c'est-à-dire à l'action preuve d'amour.

On n'ose faire grief à ces pages de passer une fois ou l'autre au-delà du juste point d'équilibre. Il suffira de ne point trop presser telles expressions, des dernières pages, par exemple, qui feraient oublier la valeur première, en soi, de la contemplation, même dans le Christ, et surtout en Dieu.

11. D'une correspondance spirituelle du P. Vallée, on a recueilli des extraits, distribués « pour les grands jours de l'année ». Textes vigoureux, de belle frappe, d'éloquence parfois un peu forcée, mais toujours directs et stimulants. Ils ramènent inlassablement au silence, à l'oubli de soi, à Dieu, à sa providence, à sa volonté. L'Introduction peut, sans étonner, mettre en parallèle la belle doctrine qui s'en dégage avec celle de sainte Catherine de Sienne.

12. L'*Idéal* proposé par le P. Monier, c'est celui des Guides Semeuses. Mais l'auteur a raison de dédier son livre « à tous les jeunes épris du désir de vivre en abondance, de vie qui dure... Qui donc, parmi ceux qui ont accepté leur baptême, ne peut et ne doit faire bien un idéal de vérité, de bonté, de beauté harmonieuse et riche ? C'est de la monnaie évangélique ».

13. Un peu trépidantes, ces *Méditations pour aujourd'hui*, écrites pour des militants d'A. C.; mais si vraies, si directes, si remplies de la présence du Christ parmi la rumeur des gens et des choses, qui toutes sont à Lui !

IV. — *Souffrance et joie*

14. Dr Pierre Barbet : *Nos devoirs spirituels envers nos malades.* Extrait des *Études* du 5 mars 1936. Paris, Éditions Dillen. 1 vol. (12 × 19) de 22 p.; 2 fr.

15. A. de Maricourt : *L'art de souffrir.* Paris, Spes, 1936. 1 vol. in-8 couronne de 144 p.; 6 fr.

16. R. P. Lucas : *Épreuves salutaires; Sous le signe de la joie; Ma joie de communier.* Adaptation par le

R. P. Muller, C.S.Sp. Paris-Colmar, Éditions Alsatia, 1936. 3 vol. (12 × 19) de 109, 114 et 158 pp.; 6 fr. chacun.

17. A. Desbuquoit, Barnabite : *Vivez donc en paix.* Dialogues sur la vie intérieure. Paris, Lethielleux, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 150 pp.

18. P. Dohet, S. J. : *L'irréprochable Providence.* Museum Lessianum, sect. asc. et myst., n° 42; Bruxelles, Édition universelle; Paris, Desclée de Brouwer, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 238 pp.

14. Il faut répandre cette plaquette du Dr Barbet. Élevée, ferme et nette, elle convaincra familles et médecins d'avertir le malade en danger et d'appeler le prêtre « avant la certitude ou l'imminence d'une fin prochaine ».

15. Je n'oserais pas mettre aux mains de n'importe quel malade le livre d'ailleurs si délicat et si secourable de M. de Maricourt. Aux amis des malades d'en faire leur profit d'abord, — ceux surtout qui ignorent la maladie. Mais il fait preuve d'une si heureuse pénétration des souffrances intimes des grands nerveux qu'il pourra bien les aider à mieux souffrir, et les persuader, à la fin, de s'en remettre au Père des cieux.

16. Il y a, dans les brochures du P. Lucas, une grâce aimable de simplicité et de paix; elle peut mettre au large des âmes malades ou inquiètes. A condition pourtant que celles-ci n'aient pas d'exigences intellectuelles trop poussées.

17. Dans ces dialogues clairs et rapides, un directeur s'ingénie à rendre la paix à une âme religieuse inquiète de progrès spirituel, qui lui déroule la litanie de ses petits scrupules : « Je suis sans amour de Dieu »; « toujours distrait »; « la confession ne me sert de rien », etc. L'auteur veut « donner des idées nettes et une vue claire des responsabilités, afin de permettre à l'âme de se guider elle-même dans le dédale des problèmes pratiques... sans s'étonner des menus accidents dont elle n'aura pas à répondre devant Dieu ». Il y travaille en faisant réfléchir, en précisant le bien et le mal, *en éclairant.*

D'où vient qu'en fermant le livre, et se reportant au but dernier de l'auteur : « faire voler les âmes avec amour et allégresse dans le chemin de la piété » (p. 147), on éprouve comme un sentiment d'échec ? D'où vient même que l'auteur doit se défendre du reproche de laxisme ? Ne serait-ce pas qu'il manque à ces précisions morales le grand soleil et la divine énergie qu'attendent nos vertus théologales ? Pour beaucoup d'âmes inquiètes, il faut entr'ouvrir des issues héroïques. La stricte mise au point de leurs responsabilités et de leur devoir — à la supposer possible au plan limité où se tient l'auteur — reste impuissante à les soulever au-dessus de leur médiocrité et à dissiper leur sentiment obscur d'infidélité à la grâce. Tournons-les plus franchement vers Dieu, leur Père et leur Sauveur béni, puissant, vers son secours et sa tendresse, vers sa grâce et sa force. Alors l'appel du parfait ne les écrasera pas.

18. Le P. Dohet s'adresse « à la foule des chrétiens préoccupés du lendemain, soucieux, inquiets, mécontents ou même révoltés contre la vie ». « Qu'on m'explique clairement, disent-ils, comment l'action de la Providence peut se concilier avec les difficultés qui me rongent, avec les luttes, les déceptions, les échecs et les cruautés de ma vie quotidienne, avec la vie humaine enfin ! » A ces questions, l'auteur s'efforce de donner des réponses directes, claires, raisonnées : toute la doctrine chrétienne de la Providence. Un peu lent et froid, mais solide.

V. — *Divers*

19. P. M.-A. Bellouard, O. P. : *Réponses du Christ aux questions des hommes.* Paris, Spes, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 254 pp.
20. A. Baudrillard : *Mœurs païennes, mœurs chrétiennes.* II : Libéralité païenne, charité chrétienne; hospitalité ; les spectacles et l'Église ; la mort. Paris, Spes, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 300 pp.; 15 fr.
21. M. Nédoncelle : *Les leçons spirituelles du XIX^e^ siècle.* Collection « La vie intérieure pour notre temps ».

Paris, Bloud et Gay, 1937. 1 vol. (11 × 17) de 223 pp.; 10 fr.

22. Sœur Paul-Émile, S. G. C. : *Le renouveau marial dans la littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours.* Ottawa, Maison-mère des Sœurs grises de la Croix, 1936. 1 vol. (15 × 23) de 313 pp.; $ 1.25.

19. Commentaire pratique, très actuel, de quelques paroles du Christ. On ne résume pas le P. Bellouard; on le lit, on le suit comme si on l'entendait. Et la force du trait, clair, simple, mais insistant, pénètre à fond.

20. Détendons notre « lecture spirituelle » en promenades au cours de l'histoire de l'Église, où le Seigneur perpétue sa présence. M. A. Baudrillard nous fait toucher du doigt les révolutions morales introduites par la charité chrétienne dans la vie sociale du monde gréco-romain finissant.

21. Parmi les leçons spirituelles du XIX^e^ siècle, M. Nédoncelle souligne la nécessité d'*organiser* l'impulsion puissante que nous transmet ce grand siècle de renouveau chrétien.

22. De ce même XIX^e^ siècle français, Sœur Paul-Émile, dans sa belle thèse de doctorat de l'Université d'Ottawa, recueille et commente les principaux textes consacrés à la Vierge Marie par nos grands littérateurs. On a la surprise d'y rencontrer des Leconte de Lisle, Théodore de Banville et quelques autres, qu'on ne s'attendait pas à voir figurer entre Veuillot, Claudel ou Marie Noël. Le siècle de Marie après le siècle de Voltaire? Sœur Paul-Émile a raison : « c'est dans cette vie mariale publique et privée que la France trouvera son salut ».

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

VIE INTÉRIEURE (1).

Avec ce troisième *Essai*, M. l'abbé Leclercq nous donne la contrepartie de *Dépouillement*, paru en 1933. « Dans la recherche de l'union à Dieu, le *Dépouillement* traite de ce qu'il faut retrancher, et la *Vie intérieure* de ce qu'il faut cultiver. Non de tout ce qu'il faut cultiver cependant, car il y a les vertus dont il n'est ici question qu'accidentellement. Si cette vie intérieure n'est donc pas « toute la vie chrétienne, ni toute l'union à Dieu, elle en est pourtant un instrument indispensable et un point central. C'est dans l'âme que s'opère la rencontre de l'homme avec Dieu, et la vie intérieure est culture de l'âme ».

Une glane rapide à travers la table des matières peut donner quelque idée des sujets traités : le rôle des sacrements; action et vie intérieure; la prière vocale, publique; l'Eucharistie ; les dévotions ; l'oraison mentale ; la contemplation ; les spiritualités. Ainsi, « tout converge vers la prière ».

On sait les qualités de l'auteur : information sérieuse, doctrine solide, jugement pondéré, exposé lucide, aisé, direct. Ce nouvel essai nous paraît particulièrement heureux. Du point de vue spéculatif, on pourrait désirer des justifications plus profondes; les raisons doctrinales sont parfois un peu courtes ; leur netteté même peut faire regretter qu'un si clair talent d'exposition n'ait pas le temps de nous livrer plus généreusement les trésors de la sagesse théologique. Mais l'auteur vise à former le jugement pratique. Sur toutes les questions traitées, il présente des vues simples et fermes, à la fois personnelles — et traditionnelles, en référence directe à l'expérience ou à l'histoire — et promptement justifiées en raison chrétienne.

Sur divers points intéressant des controverses récentes : liturgie, méditation, contemplation passive, il est amené à prendre position; il le fait avec décision et discrétion, dans le sens même des positions défendues par cette revue. Il y

(1) Abbé Jacques Leclercq, « Essais de Morale catholique », III : *Vie Intérieure*. P. Lethielleux, Paris, 1936, 402 pp.

apporte des considérations d'expérience et de bon sens qui renforcent l'impression d'équilibre et d'optimisme raisonné qui se dégage de cette lecture.

Bonne introduction, sérieuse, mais claire et sûre, que je mettrais volontiers aux mains de séminaristes ou de chrétiens désireux de se justifier, par une première réflexion, les pratiques de la vie chrétienne parfaite.

FR. H. DONDAINE, O. P.

LA VIE ERRANTE D'UN MONTAGNARD COMTOIS (1).

Cette vie est celle d'un saint pèlerin, tertiaire franciscain, qui a beaucoup de ressemblance avec saint Benoît-Joseph Labre. Ce montagnard comtois, Charles Maire, naquit en 1814 près de Pontarlier. Il eut de très bonne heure le goût de la prière et un grand esprit de sacrifice. Il se crut d'abord appelé à la Trappe, et il y fit deux essais; mais le Seigneur lui fit comprendre qu'il devait être *pèlerin, et pèlerin pénitent.* Le prêtre qu'il consulta, pour savoir si cette pensée venait bien de Dieu, l'adressa à l'archevêque de Besançon, le pieux et sage cardinal Mathieu, qui, après avoir examiné assez longuement la chose et pris des informations, y reconnut une volonté divine. Il donna même au généreux pèlerin une lettre de recommandation, qu'il pourrait présenter dans les différents diocèses dont il visiterait les sanctuaires.

Sa vie fut celle d'un pauvre qui n'a vraiment rien, qui ne compte que sur la Providence, qui grelotte parfois de fièvre sur les chemins, qui couche souvent dans un fossé, et n'a de pain que celui que la charité lui donne.

Cette vocation le déconsidérait; critiques et sourires ne lui manquèrent pas; mais le cardinal Mathieu, qu'il consultait toujours, gardait la même ligne de conduite et ne pouvait retenir son admiration.

Charles Maire connut non seulement les critiques des

(1) *La vie errante d'un montagnard comtois*, par l'abbé E. Maire, 2e éd. Téqui, 12 fr.

hommes, mais les vexations du démon, qui fit tout pour le décourager et le ridiculiser. Le patient laissa tomber cet aveu : « Je suis content. Dorénavant, on me prendra pour un fou et nul n'aura plus confiance en moi. C'était là précisément tout mon désir. »

Cette vie de pénitence héroïque fut aussi une vie de prière profonde. L'âme de Charles Maire savourait l'*Imitation de Jésus-Christ* et vivait du mystère de la Rédemption. Il priait en particulier pour la France dans les sanctuaires de Marie qu'il ne cessa de visiter. Il fut le chemineau de Marie.

Il se sentait porté à demander au Seigneur que la fête du Cœur immaculé de Marie fût rendue plus solennelle dans l'Église, et il voyait dans cette grâce espérée un gage avant-coureur du triomphe de l'armée du bien en France et dans toute la chrétienté. C'est la même pensée qui porte aujourd'hui de nombreux évêques à demander au Saint-Père la consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie, Mère de tous les hommes.

Charles Maire, épuisé par l'incroyable austérité de sa vie de pèlerin pénitent, mourut à cinquante-cinq ans, le 4 janvier 1865, à l'hôpital de Voiron (Isère). Dans la salle où il avait rendu son âme à Dieu, flotta souvent un parfum d'une rare suavité.

Cette vie héroïque est racontée avec un grand esprit de foi, une piété profonde, un réalisme de bon aloi, par M. l'abbé E. Maire, qui appartient à la même famille que son héros; il a ainsi mieux saisi que d'autres le sens de bien des détails qui éclairent cette physionomie des plus attachantes par sa simplicité et sa profondeur.

FR. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Abbé Paul Bayart, *Pour l'apostolat liturgique : Un Programme.* Paris-Tournai, Casterman, 1936. 1 vol. (12 × 18) de 93 pp.

R. P. Centurioni, O.M.I., *L'essentiel sur le Chemin de la Croix.* Lyon-Paris, Emmanuel Vitte, 1936. 1 vol. (10 × 16) de 120 pp.; 3 fr.

François Cloup, *L'Imitation de Jésus-Christ.* Traduction nouvelle rythmée. Paris, Lethielleux, 1936. 1 vol. (15 × 20) de 430 pp.

Jean de Courberive, *Devant le tombeau.* Paris, Spes, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 254 pp. ; 7 fr. 50. — Rappel ferme et concis du sens chrétien de la mort.

Jean de Courberive, *Pour être maître chez soi.* Paris, Spes, 1935. 1 vol. (12 × 19) de 207 pp.; 10 fr. — Comment apprendre à vouloir ?

R. P. Giraud, M. S., *Vers les hauteurs spirituelles.* Recueil inédit des enseignements oraux du Fondateur des Religieuses de la Salette de Lyon. Paris-Lyon, Emmanuel Vitte, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 256 pp.

Chan. Th. Paravy, *Le Maître de la vie.* Conférences religieuses pour notre temps. Paris, Bloud et Gay, 1936. 1 vol. (12 × 19) de 220 pp.; 15 fr.

R. Paul de Lyon, O.M.C., *Petit Mois de Marie* d'après les révélations de la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda. Menton, Notre-Dame de l'Annonciade, 1933. 1 vol. (11 × 18) de 122 pp.; 3 fr. 50.

Victor Poucel, S. J., *Pour que votre âme respire.* Paris, Art catholique, 1936. 1 vol. in-16 raisin de 38 pp.; 3 fr.

R. P. Plus, S. J., *Pour trouver Dieu au-dedans.* Paris, Desclée de Brouwer, 1936. 1 vol. petit in-12 carré de 223 pp.; 7 fr.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LII

JUILLET-AOÛT 1937-SEPTEMBRE 1937

Les principes et la pratique

E. Borne. — Travail et sainteté..... 127
F.-M. Braun. — Le « Fils du charpentier »..... 113
B. de Chabannes. — La Messe dialoguée et chantée, principe et centre de l'unité des chrétiens..... 21
F. de Lanversin. — Prier pour ceux qui nous gouvernent.. 30
A. Vonier. — La part des chrétiens au sacrement de l'unité.. 5

Les maîtres et les modèles

E.-B. Allo. — Paul faiseur de tentes..... 147
A. Gratieux. — M. Portal, apôtre de l'Union..... 54
J. Guitton. — L'esprit du cardinal Mercier..... 36
Y. Pirat. — Pauline Jaricot, « amie de l'ouvrier »..... 160

Textes anciens

S. Augustin. — L'unité des chrétiens dans le Christ..... 78

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Condition de l'Unité..... 84
— L'intelligence des signes..... 183
Y. C. — Pour une théologie de l'Église 97
P. Drujon. — La J.E.C. et la paroisse..... 105
C. Dumont. — Pour l'Unité du monde chrétien : le Centre d'études russes « Istina »..... 89
P. Glorieux. — Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail 189
B. Guyon. — Pour l'union au foyer : un essai de retraites conjugales 100

Lectures

J. Alix. — Un traité sur l'Oraison..... 108
H. Dondaine. — Pour ma Vie intérieure..... 210
— « Vie Intérieure »..... 219
R. Gar.-Lagrange. — « La vie errante d'un montagnard comtois »..... 220
E. Lelièvre. — « Pour mon oraison »..... 110
H.-B. de Warren. — « A l'ombre des grands Ordres »..... 111

Bibliographie

Dr P. Barbet. — Nos devoirs spirituels envers nos malades.. 215
A. Baudrillard. — Mœurs païennes, mœurs chrétiennes.... 217
M.-A. Bellouard. — Réponses du Christ aux questions des hommes..... 217
V.-M. Breton. — Médiation de Jésus-Christ..... 211
R. de Castillon. — Prière et Action..... 214
A. Desbuquoit. — Vivez donc en paix..... 216
F. Desplanques. — Le Christ sur tous nos chemins..... 214
P. Dohet. — L'irréprochable Providence..... 216
A. Garnier. — A l'école des Saints..... 213
D. Gorce. — A l'école de saint Benoît..... 213
J. Grimal. — « C'est le Christ qui vit en moi »..... 211
Jean de Dieu. — Œuvres spirituelles de saint Bonaventure.. 213
J. Leclercq. — Vie Intérieure..... 219
F. Le Texier. — Le Divin Rédempteur..... 211
J. de Longny. — A l'ombre des grands Ordres..... 111
P. Lucas. — Épreuves salutaires; Sous le signe de la joie; Ma joie de communier..... 215
Madel. de Saint-Joseph. — L'Oraison..... 108
A. de Maricourt. — L'art de souffrir..... 215
P. Monier. — L'Idéal..... 214
M. Nedoncelle. — Les leçons spirituelles du XIXe siècle.... 217
L. Paré. — Servons-nous de Jésus-Christ..... 211
Sr Paul-Émile. — Le renouveau marial dans la littérature française..... 218
Pinard de la Boullaye. — Jésus Rédempteur..... 211
A. Tanquerey et J. Gautier. — Pour ma vie intérieure..... 110
S. Thomas d'Aquin. — L'Entrée en religion..... 213
P. Vallée. — La volonté de Dieu..... 214

Le Gérant : É. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).